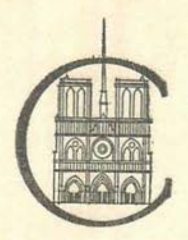
41e Année AOUT-SEPTEMBRE 1936 Nos 200-201

ÉTUDES TRADITIONNELLES

LE VOILE D'ISIS

NUMÉRO SPÉCIAL SUR

LE CELTISME



RÉDACTION ET ADMINISTRATION

CHACORNAC FRÈRES

11, Quai Saint-Michel, 11

PARIS (Ve)



PLANCHE I.

Menhir du Conguel à Quiberon,

ÉTUDES TRADITIONNELLES

LE VOILE D'ISIS

41e Année | Août-Septembre 1936 | Nos 200-201

LE SANGLIER ET L'OURSE

CHEZ les Celtes, le sanglier et l'ours symbolisaient respectivement les représentants de l'autorité spirituelle et ceux du pouvoir temporel, c'est-à-dire les deux castes des Druides et des Chevaliers, équivalentes, au moins originairement et dans leurs attributions essentielles, à ce que sont dans l'Inde celles des Brâhmanes et des Kshatriyas. Comme nous l'avons indiqué ailleurs (1), ce symbolisme, d'origine nettement hyperboréenne, est une des marques du rattachement direct de la tradition celtique à la tradition primordiale du présent *Manvantara*, quels que soient d'ailleurs les autres éléments, provenant de traditions antérieures, mais déjà secondaires et dérivées, qui aient pu venir s'y adjoindre à ce courant principal et s'y résorber en quelque sorte en lui. Ce que nous voulons dire ici, c'est que la tradition celtique pourrait vraisemblablement être regardée comme constituant un des « points de jonction » de la tradition atlante avec la tradition hyperboréenne, après la fin de la période secondaire où cette tradition atlante représenta la forme prédominante et comme le « substitut » du centre originel déjà inaccessible à l'humanité ordinaire (2) ;

1. *Autorité spirituelle et pouvoir temporel*, pp. 19-20.

2. Cf. *Le Roi du Monde*, pp. 113-117, notamment en ce qui concerne les rapports de la *Tula* hyperboréenne et de la *Tula* atlante (*Tula* étant une des désignations premières des centres spirituels) ; voir aussi notre article *Atlantide et Hyperborée* (no d'octobre 1929).

et, sur ce point aussi, le même symbolisme que nous venons de mentionner peut apporter quelques indications qui ne sont pas sans intérêt.

Remarquons tout d'abord l'importance donnée également au symbole du sanglier par la tradition hindoue, elle-même issue directement de la tradition primordiale, et affirmant expressément dans le *Vêda* sa propre origine hyperboréenne. Le sanglier (*varâha*) n'y figure pas seulement, comme on le sait, le troisième des dix *avatâras* de *Vishnu* dans le *Manvantara* actuel ; mais notre *Kalpa* tout entier, c'est-à-dire tout le cycle de manifestation de notre monde, y est désigné comme *Shwêta-varâha-Kalpa*, le « cycle du sanglier blanc ». Cela étant, et si l'on considère l'analogie qui existe nécessairement entre le grand cycle et les cycles subordonnés, il est naturel que la marque du *Kalpa*, si l'on peut s'exprimer ainsi, se retrouve au point de départ du *Manvantara* ; et c'est pourquoi la « terre sacrée » polaire, siège du centre spirituel primordial de ce *Manvantara*, est appelée aussi *Vârâhî* ou la « terre du sanglier » (1). D'ailleurs, puisque c'est là que résidait l'autorité spirituelle première, dont toute autre autorité légitime du même ordre n'est qu'une émanation, il est non moins naturel que les représentants d'une telle autorité en aient reçu aussi le symbole du sanglier comme leur signe distinctif et l'aient gardé dans la suite des temps ; et c'est pourquoi les Druides se désignaient eux-mêmes comme des « sangliers », bien que, le symbolisme ayant toujours des aspects multiples, on puisse en même temps y voir accessoirement une allusion à l'isolement dans lequel ils se tenaient à l'égard du monde extérieur, le sanglier étant toujours regardé comme le « solitaire » ; et il faut ajouter, du reste, que cet isolement même, réalisé matériellement, chez les Celtes comme chez

1. Voir encore à ce propos *Atlantide et Hyperborée* (nº d'octobre 1929) ; nous y avons fait remarquer que, contrairement à ce que semble avoir pensé Saint-Yves d'Alveydre, ce nom de *Vârâhî* ne s'applique aucunement à l'Europe ; à vrai dire, celle-ci ne fut jamais que la « Terre du Taureau », ce qui se réfère à une période fort éloignée des origines.

les Hindous, sous la forme d'une retraite dans la forêt, n'est pas sans rapport avec les caractères de la « primordialité », dont un reflet au moins a toujours dû se maintenir en toute autorité spirituelle digne de la fonction qu'elle remplit.

Mais revenons au nom de *Vârâhî*, qui donne lieu à des remarques particulièrement importantes : elle est considérée comme un aspect de la *Shakti* de *Vishnu* (et plus spécialement par rapport à son troisième *avatâra*), ce qui, étant donné le caractère « solaire » de celui-ci, montre immédiatement son identité avec la « terre solaire » ou « Syrie » primitive dont nous avons parlé en d'autres occasions (1), et qui est encore une des désignations de la *Tula* hyperboréenne, c'est-à-dire du centre spirituel primordial. D'autre part, la racine *var*, pour le nom du sanglier, se retrouve dans les langues nordiques sous la forme *bor* (2) ; l'exact équivalent de *Vârâhî* est donc « Borée », et la vérité est que le nom habituel d'« Hyperborée » fut employé seulement par les Grecs à une époque où ils avaient déjà perdu le sens de cette antique désignation ; il vaudrait donc mieux, en dépit de l'usage qui a prévalu depuis lors, qualifier la tradition primordiale, non pas d'« hyperboréenne », mais simplement de « boréenne », affirmant par là sans équivoque sa connexion avec la « Borée » ou « terre du sanglier ».

Il y a encore autre chose : la racine *var* ou *vri*, en sanscrit, a les sens de « couvrir », de « protéger » et de « cacher » ; et, comme le montrent le nom de *Varuna* et son équivalent grec *Ouranos*, elle sert à désigner le ciel, tant parce qu'il couvre la terre que parce qu'il représente les mondes supérieurs, cachés aux sens (3). Or tout ceci s'applique parfaitement aux centres spirituels, soit parce qu'ils sont cachés aux yeux des profanes, soit parce qu'ils protègent le monde par leur influence invisible, soit enfin parce qu'ils sont,

1. Voir *La Science des Lettres* (nº de février 1931) et *La Terre du Soleil* (nº de janvier 1936).
2. De là l'anglais *boar*, et aussi l'allemand *Eber*.
3. Voir *Le Roi du Monde*, pp. 82-83, où nous avons indiqué en outre que le mot *cœlum* lui-même a originairement la même signification.

sur la terre, comme des images du monde céleste lui-même. Ajoutons que la même racine a encore un autre sens, celui de « choix » ou d'« élection » (*vara*), qui, évidemment, ne convient pas moins à la région qui est partout désignée par des noms comme ceux de « terre des élus », de « terre des saints » ou de « terre des bienheureux » (1).

On a pu noter, dans ce que nous avons dit tout à l'heure, l'union des deux symbolismes « polaire » et « solaire » ; mais, en ce qui concerne proprement le sanglier, c'est l'aspect « polaire » qui importe surtout ; et cela résulte d'ailleurs du fait que le sanglier représentait anciennement la constellation qui, plus tard, est devenue la Grande Ourse (2). Il y a, dans cette substitution de noms, une des marques de ce que les Celtes symbolisaient précisément par la lutte du sanglier et de l'ours, c'est-à-dire la révolte des représentants du pouvoir temporel contre la suprématie de l'autorité spirituelle, avec les vicissitudes diverses qui s'ensuivirent au cours des époques historiques successives. Les premières manifestations de cette révolte, en effet, remontent beaucoup plus loin que l'histoire ordinairement connue, et même plus loin que le début du *Kali-Yuga*, dans lequel elle devait prendre sa plus grande extension ; c'est pourquoi le nom de *bor* a pu être transféré du sanglier à l'ours (3), et la « Borée » elle-même, la « terre du sanglier », a pu par suite devenir à un certain moment la « terre de l'ours », pendant une période de prédominance des Kshatriyas à laquelle, suivant la tradition hindoue, mit fin *Parashu-Râma* (4).

Dans cette même tradition hindoue, le nom le plus habi-

1. Signalons encore, à titre de rapprochement possible, la racine germanique *ur* ayant un sens de " primordialité ".

2. Nous rappellerons que cette constellation a eu encore beaucoup d'autres noms, entre autres celui de la Balance ; mais il serait hors de propos de nous en occuper présentement.

3. En anglais *bear*, en allemand *Bär*.

4. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler, à ce propos, que Fabre d'Olivet et ceux qui l'ont suivi, comme Saint-Yves d'Alveydre, paraissen avoir fait une assez étrange confusion entre *Parashu-Râma* et *Râma-Chandra*, c'est-à-dire entre les sixième et septième *avatâras* de *Vishnu*.

tuel de la Grande Ourse est *sapta-riksha* ; et le mot sanscrit *riksha* est le nom de l'ours, linguistiquement identique à celui qu'il porte dans différentes autres langues : le celtique *arth*, le grec *arktos*, et même le latin *ursus*. Cependant, on peut se demander, si c'est bien là le sens premier de l'expression *sapta-riksha*, ou s'il n'y a pas eu plutôt, correspondant à la substitution dont nous venons de parler, une sorte de superposition de mots étymologiquement distincts, mais rapprochés et même identifiés par l'application d'un certain symbolisme phonétique. En effet, *riksha* est aussi, d'une façon générale, une étoile, c'est-à-dire en somme une « lumière » (*archis*, de la racine *arch* ou *ruch*, « briller » ou « illuminer ») ; et, d'autre part, le *sapta-riksha* est la demeure symbolique des sept *Rishis*, qui, outre que leur nom se rapporte à la « vision », donc à la lumière, sont aussi eux-mêmes les sept « Lumières » par lesquelles fut transmise au cycle actuel la Sagesse des cycles antérieurs (1). Le rapprochement ainsi établi entre l'ours et la lumière ne constitue d'ailleurs pas un cas isolé dans le symbolisme animal, car on en rencontre un tout semblable pour le loup, tant chez les Celtes que chez les Grecs (2), d'où résulta son attribution au dieu solaire, Belen ou Apollon.

Dans une certaine période, le nom de *sapta-riksha* fut appliqué, non plus à la Grande Ourse, mais aux Pléiades, qui comprennent également sept étoiles ; ce transfert d'une constellation polaire à une constellation zodiacale correspond à un passage du symbolisme solsticial au symbolisme équinoxial, impliquant un changement dans le point de départ du cycle annuel, ainsi que dans l'ordre de prédominance des points cardinaux qui sont en relation avec les

1. On remarquera la persistance de ces " sept Lumières " dans le symbolisme maçonnique : la présence d'un même nombre de personnes les représentant est nécessaire pour la constitution d'une Loge " juste et parfaite ", ainsi que pour la validité de la transmission initiatique. — Signalons aussi que les sept étoiles dont il est parlé au début de l'*Apocalypse* (I, 16 et 20 seraient, suivant certaines interprétations, celles de la Grande Ourse.

2. En grec, le loup est *lukos* et la lumière *lukê*; de là l'épithète à double sens de l'Apollon Lycien.

différentes phases de ce cycle (1). Ce changement est ici celui du Nord à l'Ouest, qui se réfère à la période atlante ; et ceci se trouve confirmé nettement par le fait que, pour les Grecs, les Pléiades étaient filles d'Atlas et, comme telles, appelées aussi Atlantides. Les transferts de ce genre sont d'ailleurs souvent la cause de multiples confusions, les mêmes noms ayant reçu, suivant les périodes, des applications différentes, et cela aussi bien pour les régions terrestres que pour les constellations célestes, de sorte qu'il n'est pas toujours facile de déterminer à quoi ils se rapportent exactement dans chaque cas, et que même cela n'est réellement possible qu'à la condition de rattacher leurs diverses « localisations » aux caractères propres des formes traditionnelles correspondantes, ainsi que nous venons de le faire pour celles du *sapta-riksha*.

Chez les Grecs, la révolte des Kshatriyas était figurée par la chasse du sanglier de Calydon, qui représente d'ailleurs manifestement une version dans laquelle les Kshatriyas eux-mêmes expriment leur prétention de s'attribuer une victoire définitive, puisque le sanglier y est tué par eux ; et Athénée rapporte, suivant des auteurs plus anciens, que ce sanglier de Calydon était blanc (2), ce qui l'identifie bien au *Shwêta-varâha* de la tradition hindoue (3). Ce qui n'est pas moins significatif à notre point de vue, c'est que le premier coup lui fut porté par Atalante, qui, dit-on, avait été nourrie par une ourse ; et ce nom d'Atalante pourrait indiquer que la révolte eut son commencement, soit dans l'Atlantide même, soit tout au moins parmi les héritiers de sa tradition (4). D'autre part, le nom de Calydon se

1. Le transfert de la Balance dans le Zodiaque a naturellement aussi une signification similaire.

2. *Deipnosophistarum*, IX, 13.

3. Il est à peine besoin de rappeler que le blanc est aussi la couleur attribuée symboliquement à l'autorité spirituelle ; et l'on sait que les Druides, en particulier, portaient des vêtements blancs.

4. Il y a encore d'autres rapprochements curieux à cet égard, notammen entre les pommes d'or dont il est question dans la légende d'Atalante et celles du jardin des Hespérides ou « filles de l'Occident », qui étaient auss filles d'Atlas comme les Pléiades.

retrouve exactement dans celui de *Caledonia*, ancien nom de l'Ecosse : en dehors de toute question de « localisation » particulière, c'est proprement le pays des « Kaldes » ou Celtes (1) ; et la forêt de Calydon ne diffère pas en réalité de celle de Brocéliande, dont le nom est encore le même, quoique sous une forme un peu modifiée, et précédé du mot *bro* ou *bor*, c'est-à-dire du nom même du sanglier.

Le fait que l'ours est souvent pris symboliquement sous son aspect féminin, comme nous venons de le voir à propos d'Atalante, et comme on le voit aussi par les dénominations des constellations de la Grande Ourse et de la Petite Ourse, n'est pas sans signification non plus quant à son attribution à la caste guerrière, détentrice du pouvoir temporel, et cela pour plusieurs raisons. D'abord, cette caste a normalement un rôle « réceptif », c'est-à-dire féminin, vis-à-vis de la caste sacerdotale, puisque c'est de celle-ci qu'elle reçoit, non seulement l'enseignement de la doctrine traditionnelle, mais aussi la légitimation de son propre pouvoir, en laquelle consiste strictement le « droit divin ». Ensuite, lorsque cette même caste guerrière, renversant les rapports normaux de subordination, prétend à la suprématie, sa prédominance est généralement accompagnée de celle des éléments féminins dans le symbolisme de la forme traditionnelle modifiée par elle, et parfois même aussi, comme conséquence de cette modification, de l'institution d'une forme féminine de sacerdoce, comme le fut celle des Druidesses chez les Celtes. Nous ne faisons qu'indiquer ici ce dernier point, dont le développement nous entraînerait trop loin, surtout si nous voulions rechercher ailleurs des exemples concordants ; mais du moins cette indication suffit-elle à faire comprendre pourquoi c'est l'ourse, plutôt que l'ours, qui est opposée symboliquement au sanglier.

1. Il est d'ailleurs probable que ce nom des Celtes, comme celui des Chaldéens qui lui est identique, n'était pas originairement celui d'un peuple particulier, mais celui d'une caste sacerdotale, exerçant l'autorité spirituelle chez différents peuples.

Il convient d'ajouter que les deux symboles du sanglier et de l'ours n'apparaissent pas toujours forcément comme étant en opposition ou en lutte, mais que, dans certains cas, ils peuvent aussi représenter l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel, ou les deux castes des Druides et des Chevaliers, dans leurs rapports normaux et harmoniques, comme on le voit notamment par la légende de Merlin et d'Arthur. En effet, Merlin, le Druide, est encore le sanglier de la forêt de Brocéliande (où il est d'ailleurs finalement, non pas tué comme le sanglier de Calydon, mais seulement endormi par une puissance féminine) ; et le roi Arthur porte un nom dérivé de celui de l'ours, *arth* (1) ; plus précisément, ce nom est identique à celui de l'étoile *Arcturus*, en tenant compte de la légère différence due à leurs dérivations respectivement celtique et grecque. Cette étoile se trouve dans la constellation du Bouvier, et, par ces noms, l'on peut encore voir réunies les marques de deux périodes différentes : le « jardin de l'Ourse » est devenue le Bouvier quand l'Ourse elle-même ou le *sapta-riksha* est devenu les *septem triones*, c'est-à-dire les « sept bœufs » (d'où l'appellation de « Septentrion » pour désigner le Nord) ; mais nous n'avons pas à nous occuper ici de ces transformations, relativement récentes par rapport à ce que nous envisageons (2).

Des considérations que nous venons d'exposer, une conclusion paraît se dégager quant au rôle respectif des deux courants qui contribuèrent à former la tradition celtique ; à l'origine, l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel n'étaient pas séparés comme deux fonctions différenciées, mais unis dans leur principe commun, et l'on

1. On trouve aussi en Ecosse, comme nom de famille, *Mac-Arth* ou « fils de l'ours », qui indique évidemment l'appartenance à un clan guerrier.

2. Arthur est le fils d'Uther Pendragon, le « chef des cinq », c'est-à-dire le roi suprême qui réside dans le cinquième royaume, celui de *Mide* ou du « milieu » situé au centre des quatre autres royaumes subordonnés qui correspondent aux quatre points cardinaux (voir *Le Roi du Monde*, pp. 110-113) ; et cette situation est comparable à celle du Dragon céleste lorsque, contenant l'étoile polaire, il était « au milieu du ciel comme un roi sur son trône », suivant l'expression du *Sepher Ietsirah* (Cf. notre article déjà cité sur *La Terre du Soleil*).

retrouve encore un vestige de cette union dans le nom même des Druides (*dru-vid*, « force-sagesse », ces deux termes étant symbolisés par le chêne et le gui) (1) ; à ce titre, et aussi en tant que représentant plus particulièrement l'autorité spirituelle, à laquelle est réservée la partie supérieure de la doctrine, ils étaient les véritables héritiers de la tradition primordiale, et le symbole essentiellement « boréen », celui du sanglier, leur appartenait en propre. Quant aux Chevaliers, ayant pour symbole l'ours (ou l'ourse d'Atalante), on peut penser que la partie de la tradition qui leur était plus spécialement destinée comportait surtout les éléments procédant de la tradition atlante ; et cette distinction pourrait même peut-être aider à expliquer certains points plus ou moins énigmatiques de l'histoire ultérieure des traditions occidentales.

RENÉ GUÉNON.

1. Voir *Autorité spirituelle et pouvoir temporel* pp. 59-60, où nous avons indiqué l'équivalence de ce symbolisme avec celui du Sphinx.

TROIS ÉTUDES CELTIQUES

I

APERÇU GÉNÉRAL SUR LA TRADITION CELTIQUE (1)

TOUT d'abord, il est bon de préciser ce que l'on entend ici par le mot « celte », dont l'emploi plus ou moins vague a été le point de départ de nombreuses confusions. Ce mot désigne-t-il un peuple ? une race ? Ni l'un ni l'autre.

A notre avis, le mot « celte » désigne une tradition. Les peuples qui l'adoptèrent devinrent celtiques par cela même et ils cessèrent de l'être du jour où ils abandonnèrent cette tradition. La tradition celtique est la tradition propre à notre race, ce terme étant pris dans un sens très général. Cette race, la race dite « blanche » actuelle, comprend quatre types différents :

1° les Dolichocéphales leptoprosopes (2), au crâne et à la face allongés ;

2° les Dolichocéphales chamæprosopes (3), au crâne allongé, à la face courte et large ;

3° les Brachycéphales leptoprosopes, au crâne court, tronqué et arrondi en arrière, au visage étroit ;

4° les Brachycéphales chamæprosopes, au crâne court, tronqué, au visage court et large.

1. Se reporter à nos précédentes études parues dans le *Voile d'Isis* : *La Théocratie* (n° de mars 1930), *La Tradition en Europe* (juin 1930), *Essai sur la Pierre* (mars 1934), ainsi qu'aux articles suivants : R. Guénon, *Les Pierres de Foudre* (mai 1929), *La Triple Enceinte* (juin 1929). — Argos : *De nos ancêtres celtes, de leurs Druides et de leurs Bardes* (novembre 1930). — P. Genty : *Thor et Parashu-Râma* (décembre 1928).

2. De *Leptos*, étroit.

3. De *Kamos*, bas, peu élevé.

Ces quatre types subsistent tous indubitablement depuis le début de la race. Ils ont (la preuve en est dans les cavernes et dans les sépultures) toujours vécu les uns avec les autres et se sont mélangés ; la civilisation, la culture européenne actuelle est un produit commun de ces types.

L'origine de cette civilisation est la tradition celtique. D'où vient cette dernière ? Un ensemble d'indications concordantes permet de répondre : de la « Grande Terre de l'Ouest », du continent situé dans l'Océan Atlantique, de l'« Ibérie » primordiale. C'est la *Mag Mor* des légendes celtiques, la « Grande Plaine », pays légendaire des Dieux et des Morts depuis qu'il s'effondra sous les flots. Deux voies conduisaient à cette contrée merveilleuse : l'une était de suivre les routes souterraines dont certaines cavernes formaient l'entrée ; l'autre était de s'embarquer sur mer, dans les navires des Dieux, ou sur le cheval marin conducteur des morts, en certains points des côtes (1). On arrivait ainsi dans la région surnaturelle du bonheur et de la beauté. De là sont venus ceux qui transmirent à l'Europe la Tradition sacrée : les Ibères ; car — il ne faut pas l'oublier — c'est seulement après l'ère chrétienne que l'Ibérie (ce mot veut dire « occidental ») fut identifiée à la péninsule ibérique actuelle.

La tradition celtique est donc originaire du Pays de la Mort, et le Dieu de la Mort est l'ancêtre des Celtes. Au temps de César, les Gaulois prétendront encore descendre de ce dieu que le conquérant romain appelle *Dispater* et identifie à Pluton. Ce dieu était représenté par un homme armé d'un marteau et appuyé sur un arbre. Il a quatre noms en irlandais : *Balor* (de *Bal*, mourir) ; *Tighermans*, « Seigneur de la mort » ; *Ernmas*, « Celui qui donne la mort » ; et enfin *Miled*, le « Mauvais œil », ainsi nommé parce que le regard de son œil unique tuait, réduisait en cendres tout ce qu'il atteignait.

1. Ces points sont nommés en Bretagne *Penn marc'h* « tête de cheva » ou *Goul varc'h*, « crique du cheval ».

Ce regard était celui de l'œil unique par lequel, pendant les orages, le soleil caché par les nuages lance la foudre et tue ; les nuages traversés par la foudre sont la paupière soulevée de l'œil divin meurtrier.

Les Ibères rencontrèrent plusieurs races en arrivant en Europe, dans une Europe bien différente d'ailleurs de l'Europe actuelle : sans doute le Sahara était-il alors une mer intérieure et la Méditerranée n'existait-elle pas ; les plaines de Russie étaient sans doute immergées, la Manche n'était pas formée et les Iles Britanniques étaient réunies entre elles et à l'Armorique continentale. D'une façon très générale, on peut dire que les Ibères trouvèrent dans le midi et le centre de l'Europe une population brune comme eux, de petite taille, mais brachycéphale (et non dolichocéphale comme les Ibères) ; c'étaient les Ligures, que certaines caractéristiques rapprochaient des nègres. Vers l'est habitait une race brachycéphale, de grande taille, blonde, mongoloïde, et au nord une race grande, blonde également, mais dolichocéphale.

Il semble, d'après de très vieilles légendes, que cette dernière race avait déjà dominé la Terre à une époque très reculée ; l'homme primitif aurait été blanc et serait venu du Nord. Au delà de l'Océan du Nord, disent les Celtes, est une terre qui touche aux murs du Ciel. C'est là que l'homme a été créé ; il naquit de l'Arbre.

Dans un endroit lointain, mystérieux, au centre du monde, existe un arbre qui fut planté à l'origine des âges. Créé dans les abîmes de l'Océan, il émergea des eaux après le déluge primordial (1). Il unit la Terre et le Ciel et engendre tous les êtres vivants ; il est la cause première de toutes choses manifestées. Tout est né dans la mer, dira plus tard Empédocle, se faisant l'écho de cette tradition. D'abord, on y a vu flotter des parties isolées des animaux, des têtes, des membres, des troncs ; puis ces parties se sont juxtaposées au

1. D'après certaines légendes, l'Arbre est actuellement enseveli à nouveau dans les abîmes de l'Océan.

hasard, formant des animaux mythologiques : centaures, sphinx, chimères, etc... Quelques-uns de ces êtres hybrides existent encore aujourd'hui, tels que l'hippocampe, à la tête de cheval et au corps de poisson, et la pieuvre, à la tête d'homme et au corps de serpent. Bientôt les parties destinées à être réunies se sont jointes et ont donné les êtres actuels : les coquillages et les crustacés attachés aux branches de l'Arbre deviennent des oiseaux...

L'homme, fruit dernier de l'arbre primordial, naît dans l'eau, recouvert d'une coque épineuse de laquelle sort un fœtus-poisson. Il devient le Nautilus ou l'Argonaute (à qui fut attribué parfois un caractère « messianique »), puis le Poulpe : tête d'homme et bras rayonnant autour de la tête comme les rayons du soleil ; ces bras sont des serpents. Puis le Poulpe devint homme. Les premiers hommes engendrés de la mer avaient quatre ailes et deux visages, un seul corps terminé par une queue de serpent, d'abord asexués, puis possédant les deux sexes avec deux têtes — une mâle et une femelle — et enfin deux êtres séparés (1).

Les Assyriens et les Grecs envisageaient le Poulpe, homme et serpent, comme le précurseur sinon l'ancêtre de l'homme. Le Nautilus est engendré du sang du ciel en même temps que *Vénus*. Dans la civilisation mycénienne, le culte du poulpe sacré s'identifie avec celui de *Vénus*, c'est-à-dire avec le culte de la mer. D'autre part Théophraste signale dans sa description du Chêne marin la présence du poulpe autour de ses branches. Dans plusieurs représentations antiques, dessins, sculptures, objets, on a souvent pris pour une tête de bélier ce qui est en réalité une pieuvre à deux bras. Le poulpe sacré a fini par être représenté par quatre bras partant d'un centre et enroulés à l'extrémité, puis ces bras ont fini par être des droites ter-

1. Voir *L'Ancêtre de l'Homme d'après les anciens*, par J. Constantin, dans la *Revue scientifique* des 6 et 13 janvier 1906, et, du même auteur, *La Nature tropicale*, chap. XXII : *Le dernier cataclysme terrestre et la religion primitive de l'humanité.*

minées par des crochets. Ce schéma se retrouve sur les statues les plus anciennes de *Vénus* (1).

Le Poulpe, ébauche ou simulacre de l'homme, correspond au fond des Eaux ; dans le zodiaque, au milieu du signe du *Cancer*. La moitié descendante du zodiaque représente la nuit, période de non-manifestation, ou plutôt de manifestation dans un cycle antérieur. Le cycle actuel commence à l'opposé, au 15e degré du *Capricorne* ; les animaux symboliques pour ce cycle sont :

le *Sanglier*, de 15° ♑ à 15° ♒
l'*Ourse*, de 15° ♒ à 15° ♓
le *Bélier*, de 15° ♓ à 15° ♈
le *Taureau*, de 15° ♈ à 15° ♉
le *Cheval*, de 15° ♉ à 15° ♊
la *Truie*, de 15° ♊ à 15° ♋

rejoignant ainsi la *Pieuvre* primitive (de 15° ♋ à 15° ♌).

Dans la première période, l'humanité est organisée en Théocratie. Il n'y a que des familles et groupes de familles de même souche : « Les traditions et les résultats des études archéologiques contemporaines nous font entrevoir, dans le lointain des âges, alors que la race blanche était à son aurore, une époque où cette race était gouvernée par des Sages, savants et inspirés, médiateurs ou instruments de la Volonté divine.

« Il n'y avait alors que des hommes ; il n'y avait pas de peuples. On ne savait pas ce que c'était que les dieux, puisque les dieux ne sont autre chose que les diverses façons de comprendre et de nommer Dieu : leur naissance date de la division de la race en peuples divers : la division sur un plan engendre la division sur les autres plans.

1. La tête de Méduse, l'Hydre de Lerne, sont des aspects de la pieuvre. Il y a plusieurs dessins de pieuvres sur pierre : au midi (bassin de la Méditerranée), les bras sont allongés le long du corps ; au nord (Scandinavie) ils sont enroulés en spirale. Les deux représentations se trouvent sur les dolmens armoricains.

« Après avoir reçu les enseignements des races qui la précédèrent, la race blanche contribua à la déchéance et à la destruction de ces races, non sans avoir à soutenir contre elles de terribles luttes, dont les traditions de tous les pays nous ont gardé le souvenir.

« A cet âge de l'humanité, la raison n'est pas assez développée pour exagérer sa puissance et faire taire, orgueilleusement, l'intuition qui, d'accord avec l'instinct, lui ordonne la soumission aux Sages, ces hommes qui ne manquent jamais à l'humanité, quand elle en a le besoin, quand elle les appelle ou seulement quand elle les désire.

« La raison est alors latente dans l'homme et, par conséquent, l'idée de liberté l'est aussi. Car ce que nous appelons pompeusement la liberté humaine, nous y croyons d'autant plus que notre raison grandit : si, ne se laissant plus tromper par la raison, il laisse évoluer en lui les principes supérieurs de son être, l'homme ne se reconnaît plus libre de choisir entre l'ordre et le désordre, l'amour et la haine : il ne peut plus ne pas harmoniser sa vie avec la Vie universelle.

« Le Sage de l'ère théocratique primitive gouverne parce qu'il est Sage et que l'homme d'alors est obligé d'obéir au Sage. La race enfant est plus consciente qu'elle ne le sera plus tard du divin dans la nature et dans l'homme. Elle accepte, recherche même l'autorité du Sage, en qui elle reconnaît un homme à la conscience plus évoluée que la sienne, qui sera l'intermédiaire entre le Divin et lui, et se constitue son protecteur et son guide. Mais l'enfant devient homme, la race devient adulte. Elle sent en elle des forces qui demandent impérieusement leur libération. Les Sages sont moins respectés, moins obéis ; leur autorité s'affaiblissant, beaucoup parmi eux cherchent à remplacer cette Autorité par le Pouvoir. C'est la triste aurore de la politique.

« Quand le Pouvoir méconnaît l'Autorité, la force prime le droit. La race se divisa en peuples. C'est à cette époque que se fit la division du territoire en Europe ; l'agriculture

remplaça l'état pastoral. C'est la naissance des dieux locaux et de l'égoïsme social ; les membres se séparent du corps et veulent vivre de leur vie propre. Ainsi que l'a reconnu d'Eckstein, la période des castes succéda à la théocratie primitive. La première caste qui se forme, c'est la caste religieuse ; elle est formée des anciens Sages et de leurs disciples, dont l'autorité n'est plus que nominale, et qui s'unissent pour mieux défendre les débris de leur autorité. La deuxième, c'est la caste des guerriers, où se recrutent les chefs et les rois qui usurpèrent le pouvoir et repoussèrent l'Autorité. La dernière est la plèbe, d'où se détacha plus tard la caste des trafiquants. La période des castes est une période d'anarchie ; c'est un état de guerre continuelle, une guerre sourde entre la caste religieuse et la caste guerrière.

« Selon le baron d'Eckstein, c'est sur les ruines des castes que s'élève la théocratie rénovée, la Théocratie basée sur la hiérarchie sacerdotale, et c'est bien le fait d'une révolution, car cette théocratie est incompatible avec le régime des castes. Cette seconde théocratie, en Celtique, fut le Druidisme. Rien ne prouve d'une façon absolue que telle fut la succession des événements en Celtique, cependant la chose est très probable. La Celtique fut même, selon nous, la terre natale de la race qui a laissé dans le monde entier les traces de cet état théocratique primitif. » (1)

Dans la première période, le Sanglier, animal qui vit dans la solitude, et non en troupeau, est pris comme symbole de la Sagesse, à cause de l'allongement de son nez, comme dans d'autres pays l'éléphant et le tapir. « Accourez, accourez près du Pommier, le vieux sanglier blanc vous enseignera », tel sera l'appel des Druides à leurs élèves.

D'après les Celtes le sanglier, comme le porc, a l'ouïe très dure, mais la vue extraordinairement subtile. Seul il « voit » le vent que toutes les autres créatures perçoivent seulement

1. Dr Maurice Adam : *Etudes celtiques.*

par le toucher. Le sanglier est le frère de l'homme, il était homme autrefois. C'est un animal sacré (1).

Pendant la période théocratique, les deux fonctions sacerdotale et royale sont réunies dans les mêmes individus : pères de familles, chefs de clans, etc... La période suivante, symbolisée par l'Ourse (2), voit la séparation des deux fonctions et la révolte du pouvoir royal contre l'autorité sacerdotale. Cette dernière finit par triompher (voir la légende de *Parashu-Râma*), mais le pouvoir chercha toujours à prendre sa revanche et à asservir les représentants de l'Autorité [par exemple, destruction du Sanglier de Calydon (3)]. Au début de l'ère chrétienne, en Irlande par exemple, des Druides étaient devenus des magiciens complètement asservis au roi.

Une des caractéristiques de la tyrannie de la caste royale — surtout lorsque les femmes dominent directement ou indirectement — est, au dire de certains, l'institution des sacrifices humains, sous quelque forme que ce soit (4). La réputation des Gaulois sous ce rapport était bien établie dans l'antiquité gréco-latine. Les Druides (comme plus tard les Toltèques en Amérique Centrale) firent tous leurs efforts pour restreindre et règlementer cette coutume ; les sacrifices proprement dits se bornèrent alors à des scarifications de dévots et il n'y eut plus que des immolations de condamnés à mort et de prisonniers de guerre ; les sentences capitales étaient exécutées auprès des autels sous la surveillance des Druides, exécutions commandées, sanctifiées même par la religion, mais qui n'étaient plus des sacrifices proprement dits.

1. Tandis que les Scandinaves vénéraient le sanglier, les Lapons l'avaient en aversion profonde, voyant en lui la monture des Sorciers dans leurs voyages sataniques. Pour les Berbères, le sanglier est un chrétien, un *nazaréen*. Les Sémites ont le porc en horreur ; les paysans écossais montagnards partagent cette aversion.

2. Période de tyrannie de la femme. Voir Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre.

3. Même racine que *Celte* et *Calédonie*.

4. Dans l'empire aztèque, quelques années avant la venue de Christophe Colomb, lors d'une cérémonie religieuse, quatre-vingt mille prisonniers furent sacrifiés en quelques jours.

Pour les périodes du Bélier et du Taureau, nous ne pouvons mieux faire que renvoyer à ce que Saint-Yves d'Alveydre en a dit dans sa *Mission des Juifs*. Certaines légendes parlent d'un vaste empire celtibère ou celto-ligure qui semble avoir duré plusieurs millénaires, en Europe occidentale et en Afrique septentrionale. Les pays celtiques proprement dits sont peut-être restés en dehors et au-dessus de cet empire, organisés en théocratie.

Un cataclysme survenu environ 7.000 ans avant notre ère (ce n'est pas l'effondrement du continent atlantique survenu environ 4.000 ans auparavant) termina la période de l'Ourse. A la fin de celle du Taureau eut lieu le déluge d'Ogygie. Dans la période suivante, celle des Chevaux (cheval terrestre conducteur des vivants, cheval marin conducteur des morts), les centres initiatiques gardiens de la tradition sont réorganisés ; on construit des monuments selon les proportions sacrées, on consigne par écrit la tradition. Alors commencent les mystères des Cabires (auxquels se rattache la Chevalerie dans la période suivante). Les Celtes manifestèrent toujours une grande répugnance à mettre la tradition par écrit ; la transmission en était toujours assurée oralement comme dans les temps antiques : « Ils n'avaient pas écrit le nom de Dieu sur un anneau ; ils gardaient, pour transmettre la doctrine, le mode initiatique, et, pour la graver en les esprits, le rythme, moyen mnémotechnique et langue hiéroglyphique qui, par le nombre, permet de modeler sur la pensée la forme la plus approchée de tel idiome vulgaire (1). »

D'ailleurs cette tradition est conservée chez les Hébreux dont les livres sacrés exposent une doctrine qui, sans doute, est bien essentiellement la même que celle des Celtes. On peut dire la même chose de l'Orphisme et du Pythagorisme.

Quant aux monuments, les Celtes ne voulurent jamais tailler la pierre ; les mégalithes taillés (Stonehenge, Lokma-

1. **Marc Haven** : *La Tradition chez les Druides*.

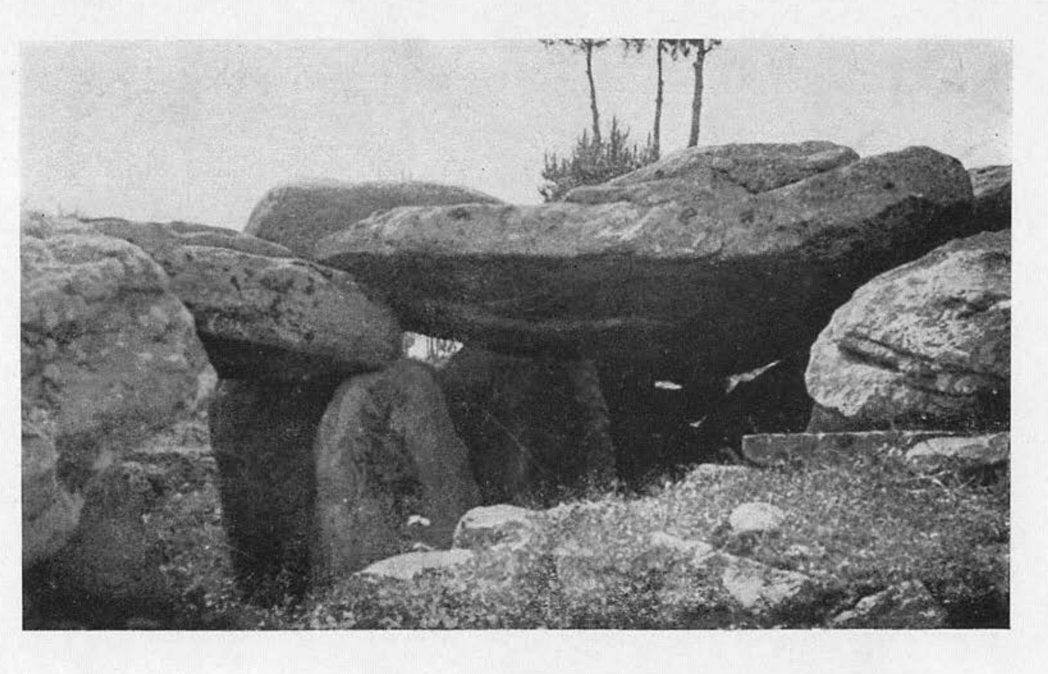


PLANCHE II.

Dolmen du Mané Groec'h.

riaker) appartiennent donc à une tradition moins pure, mais les monuments mégalithiques bruts furent bien élevés par des peuples de tradition celtique, qu'ils soient d'ailleurs Ligures ou autres, et sous la direction des Druides, aussi bien en Europe qu'en Afrique septentrionale ou en Asie occidentale (1). Ces ensembles, comme les Pyramides chez d'autres peuples, étaient édifiés selon les proportions sacrées et en relation avec le Soleil et le calendrier (2). Les monuments de l'Armorique et du sud de la Grande-Bretagne reproduisent le serpent et l'œuf cosmique (3).

Les alignements du Morbihan sont orientés dans des directions bien déterminées, selon le lever du soleil à diverses époques de l'année : débuts de novembre, de février, de mai et d'août, dates moyennes des principales périodes de l'année agricole. Mais si l'on se place en un point donné du *cromlech*, on aperçoit le soleil se lever au-dessous de certains *menhirs* placés en travers des allées d'alignements ; les dates sont alors celles des solstices et des équinoxes (4).

Quant à la question si souvent posée : les monuments mégalithiques avaient-ils une destination cultuelle ou funéraire, nous répondrons que c'est la même chose, car il n'y avait d'autre culte que le culte des ancêtres et, au-dessus de tous, l'Ancêtre des ancêtres, le Père de la Race (5).

« 1. Tout porte à croire que les dolmens de l'Allemagne du Nord, formés de blocs erratiques, sont les plus anciens que nous connaissions. Ces monuments attestent un courant hyperboréen..Les dolmens d'Asie, comme ceux de l'Afrique du Nord, appartiennent à une époque bien plus récente... Dans les pays civilisés de bonne heure, comme la Grèce et l'Italie, on ne trouve pas de dolmens proprement dits, mais des constructions en gros blocs dites " cyclopéennes „ qui témoignent déjà d'un très grand progrès dans l'art de bâtir... Il faut donc voir dans l'est de l'Europe et dans l'Asie non pas le point de départ, mais le terme de l'architecture mégalithique... Il y a une unité européenne primitive, qui est celle de l'époque de la pierre polie et du cuivre..., une civilisation néolithique primitive ayant rayonné en éventail de l'Europe centrale ou de l'Europe du Nord » (S. Reinach : *Le Mirage oriental*, dans l'*Anthropologie*, sept. à déc. 1893).

2. Voir Norman Lockyer. *The dawn of Astronomy* ; *Stonehenge and other british stones monuments*.

3. Voir Stuckley, Bathurst, Deane, Borlase, etc.

4. Gaillard, *L'astronomie préhistorique*, et les travaux d'A. Devoir.

5. Sur les monuments mégalithiques en général, voir l'ouvrage très complet de Ferguson : *Les monuments mégalithiques de tous pays*, trad. française par l'abbé Hamard.

Les dolmens sont des tombeaux qui furent recouverts de tumulus de terre ou de pierres ; plusieurs inhumations ont d'ailleurs pu avoir lieu successivement, et à des époques assez éloignées, dans certains dolmens. Quelques-uns de ces tumulus étaient surmontés d'un menhir ou d'un petit dolmen.

Près du mort, on plaçait ses objets familiers, pour rappeler le plus possible sa demeure terrestre. Il y avait aussi des objets sacrés, vases et surtout haches de pierre ou *celtae* : « Symbole du principe divin comme le menhir et menhir en miniature, la hache prit l'un des noms de ce principe, *Thus* ou *Thor*. La hache fut le symbole de *Thor*... plus tard la hache symbolique fut transformée en marteau, et c'est sans doute le marteau qui est le prototype de ce symbole universel, le *Tau*... Hache et menhir sont un même symbole, le symbole de Dieu présent dans la nature, éternellement créateur et producteur des êtres. Le menhir et la hache, comme la croix chrétienne, protégeaient la sépulture (1). » Certains vases sont vides, d'autres ont contenu des offrandes, plusieurs ont été brisés volontairement avant la fermeture du tombeau. Le plus souvent, le squelette est placé dans la position accroupie, la position du fœtus ; assez fréquemment, on remarque la trépanation et l'usure dentaire artificielle, qui furent sans doute des usages sacrés (2).

Dans la dernière période, tous les éléments qui n'avaient pu être assimilés dans les périodes précédentes, tous les déchets sont « repris » et « digérés », assimilés par les parties les plus basses de la société. Cette période a pour hiéroglyphe la Truie. Mais c'est en même temps une reprise, un résumé

1. Dr Maurice Adam : *Etudes celtiques*.

2. Pour Grasset d'Orcet — généralement plus heureux dans ses hypothèses — les dolmens étaient des chambres destinées à être chauffées pour donner des bains de vapeur ou des fumigations, etc..., pour guérir certaines maladies nerveuses (épilepsie, etc...) On trépanait le crâne pour permettre à l'esprit de la maladie de sortir. Cette opinion pour le moins originale est à ajouter à toutes celles rapportées dans l'ouvrage de l'abbé Millon : *Pauvres Pierres* !

des cycles précédents. Ce fut le rôle de l'Eglise Celtique (et, en Orient, de l'Eglise Kaldéenne).

Il faut maintenant dire quelques mots de la « Terre sacrée » où était conservé le dépôt de la tradition. Les plus anciennes légendes la situent dans un pays où le jour était égal à l'année, de sorte qu'il y avait six mois de nuit et six mois de jour, ce qui indique une situation polaire et se rapporte aux débuts de l'humanité sur la Terre. Ce pays est l'« île des *Sères* » (on identifie quelquefois les *Sères* et les *Cares*), la « *Série* au delà d'*Ortygie* » dont parle Homère. De vieilles légendes nous apprennent qu'à cette époque la vie était possible à ces latitudes élevées, le climat n'y étant pas le même que de nos jours et la mer polaire étant libre de glaces. Hérodote parle de peuples qui dorment six mois ; ils sèment le matin, moissonnent à midi, cueillent les fruits le soir et les enferment la nuit dans leurs cavernes.

Lors de l'existence du continent atlantique, l'axe polaire aurait été dirigé vers les Pléiades. Le pic de Ténériffe serait le dernier vestige de la « terre sacrée » de cette époque. A quel moment et par suite de quels bouleversements la « Terre Sacrée » changea-t-elle de position géographique ? Il est bien difficile de répondre à ces questions, mais quoi qu'il en soit cette « Terre Sacrée » eut ensuite, au solstice d'été le jour sans nuit, au solstice d'hiver la nuit sans jour ; de nombreuses traditions l'indiquent. C'est alors l'île d'*Ogygie*, d'*Elixoia*, la seconde *Tulé*. On l'identifie en général à l'Islande qui, à cette époque, aurait été plus grande qu'aujourd'hui. Ce n'est pas impossible.

Cette île sacrée est appelée « Ile des quatre maîtres » qui sont symbolisés par les quatre branches du *swastika*, l'*Hewoud* celtique. Ce sont les gardiens des quatre points de l'espace ; au centre est l'Axe, le Pôle, la Quintessence. Ce centre spirituel est l'« île irisée », l'« île de cristal », *Glasstown*, la « ville de verre » (identifiée bien plus tard à Glastonbury), qui est identique à la « montagne de jade blanc » des extrême-orientaux, jade blanc qui, selon le *Li-Ki*, est la matière

subtile de l'arc-en-ciel concrétée et fixée sous forme de pierre (1). L'arc-en-ciel, rappelons-le, est le « pont » jeté entre le Ciel et la Terre.

Ogygie, Ogh iagh, île sacrée, est aussi appelée *Tir na n-og*, la « Terre de Jouvence » ; *Tir na m-Beo*, la « Terre des Vivants » ; *Mag Mell*, « Terre de délices ». C'est l'île *Basilié*, l'île royale où l'on recueillait l'ambre et où *Phaeton* fut précipité ; c'est l'*Asgaard*, l'*Odainsakr* des Scandinaves, le « champ d'immortalité ».

Dans cette île, on conservait des tables d'airain où étaient gravées en caractères d'or les œuvres des anciens Patriarches (2). Il y régnait un printemps perpétuel ; l'air ambiant était d'une douceur extraordinaire et parfumé par l'ambroisie. La fertilité du sol faisait fleurir et fructifier trois fois chaque année l'arbre aux pommes d'or (l'oranger), les pommes d'or du jardin des *Hespérides* (3). Ces pommes étaient gardées — comme les pommes rouges du verger sacré d'Avallon — par un Dragon ailé, symbole de la Sapience et de l'Intelligence (4), Dragon qui est le souverain de ce monde sacré. Ses envoyés étaient aussi appelés « serpents ailés », « serpents emplumés ». Ce titre se retrouve dans les traditions de l'Amérique précolombienne : *Kukulkan* chez les Mayas, *Gugumatz* chez les Quichés, *Quetzalcohuatl* au Mexique : ce sont tous des Toltèques, envoyés de *Tula*. Cette *Tula* mexicaine est bien identique à la *Thulé* des Grecs, le sens est le même. D'après Isidore de Séville, l'île sacrée, l'*ultima Thulé* est située au delà de la Bretagne, entre la bande du Nord et celle de l'Ouest, c'est-à-dire au

1. Ce jade blanc, irisé, est l'émeraude des anciens. L'espèce la plus rare est le jade pourpre, foncé comme la crête d'un coq ; on en faisait les vases sacrés.

2. *Uranus, Saturne* et *Jupiter*. D'après les Celtes, *Ouranos*, le Ciel, leur premier roi, avait régné sur l'Occident et le Nord.

3. Au moyen âge, elle devint l'île d'*Avallon* (même racine qu'*avalon* en breton : *apple* en anglais), des pommes enchantées. Là règne une reine aidée de ses neuf sœurs ; c'est là que Merlin alla se retirer avec neuf disciples, là qu'Arthur est caché jusqu'à son retour.

4. Voir à ce sujet notre article sur *L'Escarboucle* dans le nº spécial du *Voile d'Isis* consacré aux *Gemmes*, avril 1929, notamment pp. 298 et 299.

Nord-Ouest de la Bretagne. Son nom vient de « Soleil » (1) signifie « Ile du Soleil ».

Selon les Aztèques, *Tlapallan*, la « Cité du Soleil », est située au Nord-Est ; c'est aussi *Tlalocan*, « pays des Tlalocs ». *Tolteca* vient de *Tollan* ou *Tula*, forme contractée de *Tonalan*, « lieu du soleil » (2).

Thulé ou *Tula*, pays du Soleil, est l'*Ogygie*, l'île sacrée ; elle était appelée aussi *Kronie*, et l'océan environnant *Océan Kronien* (3). Les Grecs ont rapproché ce mot de *Chronos*, le Temps, qu'ils identifiaient à *Saturne*. Mais ce nom *Kronie* doit être rapproché d'*Apollon Karneios* (4). Les hauts lieux, les rochers lui étaient consacrés. C'est lui qui est le Dieu unique que les Celtes adoraient sous divers aspects ; c'est l'Ancêtre des ancêtres dont le symbole est le Soleil, dont la représentation ici-bas est l'Arbre éternellement vert, l'if pour les Celtes.

A une certaine époque, *Apollon Karneios* fut supplanté par *Saturne Kronos* (5) qui est peut-être le même que le *Baal* des *Phéniciens*, car ce *Saturne* exigeait des sacrifices humains ; c'est *Tethra*, dieu cruel et sanguinaire des Celtes. Les Grecs disaient d'ailleurs que *Saturne*, dieu adoré à *Thulé*, fut finalement réduit en captivité par *Jupiter* qui le fit garder par le géant *Briarée* ; il sommeillait dans une grotte, mais s'éveillait quelquefois, et, lorsqu'il s'éveillait, sa respiration était agitée et il avait des convulsions titaniques (6).

1. Contraction de *Theos* et d'*Helios*, d'après certains.
2. Pour ces rapprochements, consulter les études d'Eugène Beauvois : *L'Elysée transatlantique et l'Eden occidental*, Paris, 1884. — *L'Elysée des Mexicains comparé à celui des Celtes*, Paris, 1885. — *Le Paradis de l'Atlantique*.
3. Les plus anciennes traditions celtiques sur l'*Elysée Kronien* se trouvent dans Plutarque.
4. La racine K R N désigne tout ce qui est élevé, proéminent, ce qui domine, ce qui est en avant. On retrouve ce radical, entre autres mots, dans Cornouaille, Carnute, dans Carnac (lieu consacré à *Apollon Karneïos*, christianisé en saint Corneille, puis en pape Cornély). Le patronage de l'archange solaire, saint Michel, n'a donc rien changé. L'étymologie que nous indiquons est bien l'origine du nom Carnac, et non celle très fantaisiste admise par Joseph Loth : *Carnaceum*, « charnier ».
5. Double aspect du Soleil : Soleil blanc et Soleil noir, qui se retrouve dans toutes les traditions.
6. Eruptions volcaniques de l'Hekla.

Les Gardiens de la Tradition orthodoxe durent s'exiler une fois de plus. A une époque qui paraît correspondre à celle du déluge d'*Ogygie*, ils allèrent dans un pays où le jour le plus long (16 heures) est le double du jour le plus court (8 heures), c'est-à-dire vers la latitude de 50°. Cette station correspond au temple de Stonehenge (1) dont, d'après une légende celtique, les pierres furent apportées de « l'île sacrée, île des quatre Maîtres ». Ce temple fut érigé vers 1700 avant notre ère — peu après le déluge de Deucalion — sur l'emplacement d'un monument plus ancien (2).

C'est vers la même époque que furent érigés les mégalithes géants de Lockmariaker. Les alignements de Carnac semblent un peu antérieurs, mais tous ces ensembles de pierres brutes du *Bro-Waroch* armoricain et de la Cornouaille anglaise, chambres dolméniques décorées du golfe du Morbihan et de l'Irlande, sont à peu près de la même époque et appartiennent à différentes formes de la même tradition : celle des Celtes conservée par les Druides. Les habitants de l'Armorique étaient bien les frères des habitants du pays d'outre-Manche avec lesquels ils eurent toujours d'étroites relations, et ils étaient bien différents, au contraire, de leurs voisins des Gaules, tout autant que les Celtes insulaires le sont de leurs voisins anglo-saxons.

Anglo-Saxons et Gallo-Franks n'eurent jamais qu'une initiation royale, qui dévia dans la suite des temps ; l'initiation sacerdotale fut gardée par les peuples dits aujourd'hui « celtiques ».

En même temps que le centre gardien de la tradition se réorganisait en Europe occidentale, un autre se constituait à l'Est, aux confins de l'Europe et de l'Asie, en Kaldée (3). C'est la « Montagne des Prophètes » de la tradition d'Abra-

1. Voir Norman Lockyer, *Stonehenge and other british stones monuments* et Herbert Stone, *The stones of Stonehenge*.

2. Il y a vingt-cinq ans encore des " adorateurs du Soleil " venaient de l'Asie au temple de Stonehenge chaque année, au solstice d'été. Voir la revue *La Nature*, n° 2091 et la *Revue Scientifique*, 1923, nos 18 et 22, 1924, n° 4.

3. Remarquons que ce mot a la même racine que *Celte*.



PLANCHE III.

Dolmen du Mané Groec'h.

ham, qui en est originaire. Des monuments de pierre brute existent aussi de ce côté, mais s'il ne reste rien de ce que les Druides enseignaient de vive voix, la tradition d'Abraham qui est essentiellement la même fut consignée par écrit ; les Druides celtiques sont très proches des Prophètes hébreux ; la signification des deux noms est la même.

La venue du Messie était attendue par les uns et les autres ; l'un des Rois Mages était « roi d'Hibernie et d'Erin ». Deux églises se rattachent directement à l'Eglise-mère de Jérusalem : en Orient, l'Eglise Kaldéenne qui évangélisa l'Asie ; en Occident, l'Eglise Celtique qui évangélisa l'Amérique. Tous les vrais Druides se convertirent sans peine au Christianisme ; les faux Druides disparurent ; c'est en Irlande qu'ils demeurèrent le plus longtemps, mais saint Patrice détruisit leur puissance. Le Christianisme s'établit chez les Celtes comme chez les Kaldéens, presque sans effusion de sang. A ce moment, le centre du Christianisme celtique semble être dans les montagnes du Nord-Ouest de l'Ecosse, là où, dit la légende, fut apporté le Saint-Graal.

L'influence de l'Eglise Celtique sur la civilisation franque mérite une étude spéciale que nous entreprendrons sans doute quelque jour, mais qui ne saurait trouver sa place ici.

II

LE DIEU CELTIQUE ET L'ÉCRITURE OGHAMIQUE

Les Celtes adoraient un Dieu unique dont le symbole était le Soleil. C'est lui que les Grecs appelaient le dieu des Hyperboréens, *Apollon Karneios*.

Le Soleil a d'ailleurs une double influence, bénéfique et maléfique (1). A côté d'*Apollon Karneios*, il y a donc *Saturne Kronos* et nous avons vu plus haut que celui-ci finit par supplanter le premier.

Ce dieu a pour emblème le Soleil visible, mais lui-même est le Soleil invisible, invisible du moins pour notre monde, car c'est lui qui éclaire le monde des Morts, des Ancêtres, et qui se manifeste dans notre monde comme *Grannus* et *Belenus* ; *Grannus*, du gaélique *Grian*, Soleil et *Belenus*, de *Bel* qui fut primitivement le nom de la Lune (*Bel*, *Belene*, *Selene*, *Helene*).

C'est ce Soleil du monde des Ancêtres qui est le Père de la Race, l'Ancêtre des ancêtres dont les Celtes, et à leur suite les Gaulois, se disaient tous issus (2) ; il avait un œil unique au milieu du front et cet œil réduisait en cendres quiconque le voyait. C'est lui qu'on adorait à *Ogygie*. D'après Hécatée, Diodore et Plutarque, les habitants de cette île se regardaient tous comme prêtres d'*Apollon*. Ce dieu les visitait

1. Dans la tradition d'Israël, ce double aspect est représenté par *Mikaël* et *Samaël*, qui sont respectivement la face lumineuse et la face obscure de *Metatron*. Dans l'arbre séphirothique, la *sephirah Tiphereth* réunit de nouveau ces deux influences.

2. Le *Dis-pater* de César, du gaélique *divith*, devenu *diith*, puis *dith*, mort.

tous les 19 ans (1) ; ils lui rendaient un culte continuel et chantaient chaque jour en son honneur des hymnes et des cantiques en s'accompagnant d'instruments de musique. Ils lui avaient dédié une vaste enceinte sacrée, renfermant un grand temple circulaire orné d'un grand nombre de riches offrandes. La ville dont ce temple faisait partie était tout entière consacrée à ce dieu, et ses habitants étaient, pour la plupart, des joueurs d'instruments qui la faisaient sans cesse retentir des chants où ils célébraient, en s'accompagnant, les actes et les louanges d'*Apollon*. Lui-même, aux époques de ses apparitions périodiques, on l'entendait toutes les nuits chanter en s'accompagnant sur la lyre, en présidant à des danses qui duraient sans interruption tout le temps de son séjour. La garde de son temple et le gouvernement de la ville appartenaient à des rois héréditaires nommés *Boréates*, descendants de *Borée*.

Les hauts lieux étaient spécialement consacrés à *Apollon Karneios* ; le *Cairn* celtique est le mont sacré, le mont solaire. C'est là, répétons-le, l'origine du *Carnac* armoricain, et la dédicace de la butte à saint Michel et celle de la ville au pape Corneille n'ont rien changé. C'est toujours une « cité solaire », consacrée particulièrement au soleil culminant, à midi, au solstice d'été.

Le dieu unique avait trois noms désignant trois qualités, trois aspects différents du même dieu, qui devinrent ensuite trois dieux différents : en Irlande, *Bress, Balar, Tethra* (2) ; chez les Gaulois leurs noms nous ont été conservés par Lucain, ce sont *Esus, Teutatès* et *Taranis* (3). *Taranis* vient de *Taran*, tonnerre ; *Teutatès*, c'est *Teut Tad*, le père du peuple, de la race ; quant à *Esus* (4) (qu'on a rapproché,

1. Il y avait aussi dans cette île un cycle de 30 ans se rapportant à *Saturne*. Le " siècle „ des Celtes était de 60 ans ; ils faisaient aussi usage d'une période de 600 ans.

2. Qu'on a rapproché des dieux védiques : *Varuna*, *Yama* et *Tvashtri*.

3. On a rapproché *Esus* et *Tyr* ; *Teutatès* et *Odin*, *Taranis* et *Thor*, les identifiant respectivement à *Mars*, *Mercure* et *Jupiter*.

4. Certains ont identifié *Hu*, le chef kymrique, avec *Esus*, et son surnom *Cadarn*, fort, puissant, avec *Carn*. Le soleil est nommé *Huan* en gallois et *Hu* en zend. *Hu*, le soleil, le guide des migrations, est à la fois prêtre et roi

bien à tort, de l'armoricain *Euzus*, terrible) qui est peut-être l'*As* des Scandinaves, ce mot peut venir de la racine *Idh*, brûler, allumer. *As* voudrait dire l'Etre, *Asu*, l'Esprit vivant.

Le dieu suprême sous son triple aspect était « triple puissance » (KRN) ; en hiéroglyphisme phonétique, il était représenté par trois cornes, trois têtes (*trikarenos*), trois grues (*trigaranus*), quelquefois par un sanglier à trois cornes, le sanglier étant l'emblème par excellence de la race celtique. Plus tard, il fut représenté par un homme portant un maillet ou une hache et appuyé sur un arbre ; tantôt l'homme est un vieillard barbu, et l'arbre doit être un if, éternellement vert, c'est alors l'Ancêtre des ancêtres ; tantôt l'homme est un adolescent imberbe, et l'arbre doit alors être un chêne ; dans ce cas, c'est le Fils qui est représenté, qui n'est plus alors le Soleil, mais *Mercure* (1).

Mercure était, nous dit César, la grande divinité des Gaulois ; il parle de plusieurs « simulacres » de ce dieu. Salomon Reinach (2) a montré que par « simulacres » César entend les pierres levées, l'un des plus anciens symboles d'*Hermès* (3).

Ce *Mercure* a également un double aspect, bénéfique et maléfique : civilisateur, guérisseur, et guerrier destructeur, symbolisés respectivement par le serpent à tête de bélier portant trois cornes et le serpent à tête de chèvre portant deux cornes. Il est *Borvo* — en Gaule *Grannos* — le dieu des sources thermales, *Lugaid* ou *Lug*, maître es-arts, « prince aux arts multiples », capable d'exercer tous les métiers, guerrier, mais vainqueur du dieu de la mort. C'est le dieu des artisans, des commerçants, des bourgeois, de la classe moyenne en un mot (4).

1. "La mère est la Terre, la matrice féconde de laquelle sort tout ce qui vit et en qui tout revient se confondre. C'est elle qui, après avoir enfanté tous les êtres, accueille et protège leur dernier sommeil. Mère de la vie, elle est aussi la protectrice des morts. » (A. Grenier : *Les Gaulois*).

2. *Revue celtique*, avril 1890 et avril 1892.

3. Cf. Paniagua, *La divinité néolithique*, Paris, 1914.

4. Chez tous les Gaëls, le 1er août portait le nom de « fête de *Lug* ". Une tradition faisait de *Lug* l'inventeur des vieilles assemblées à date fixe. Il a

Le *Mercure* celtique est aussi *Woden, Wodan, Odin*, le civilisateur qui porte la tradition parmi les peuples (1). Chez les Gaëls, c'est *Ogme* (2), dieu de la parole, inventeur des lettres et de l'écriture sacrée, oghamique.

Cette écriture était composée primitivement de dix consonnes représentées par des groupes de points et de traits, respectivement de un à cinq. Il y eut des systèmes oghamiques de 16 et de 25 lettres, mais on s'arrêta à un alphabet de 20 lettres (3). Les noms de ces lettres sont tous des noms d'arbres, car chez les Celtes, les arbres symbolisaient la science sacrée (4). « Dans le dialecte gallois, dit Jean Reynaud, le célèbre mot de *gwydd* signifie à la fois arbre et science ou littérature, et dans le dialecte irlandais, *geadha* présente pareillement ce double sens. »

D'après Grasset d'Orcet, cet alphabet se serait conservé au moyen âge et aurait servi de langage secret, par exemple par des sonneries de cloches brèves et longues ; il serait apparenté à plusieurs autres alphabets. Nous pensons intéressant de reproduire ici quelques passages de cet archéologue parfois trop imaginatif, mais qui connaissait beaucoup de choses et qui, en tout cas, peut suggérer des aperçus nouveaux :

« Les Peulvans du monument de Kergaval portent les plus anciens spécimens connus d'écriture composée de barres droites et de barres coudées parallèles, qui se groupent de-

donné son nom aux *Lugn dunum* de Gaule, dont le nom veut dire « forteresse de *Lug* ». Les principaux d'entre eux étaient Lyon, Laon, Leyde et Saint-Bertrand de Comminges. — *Lug* est l'*Hermès* celtique, *Balor* est l'*Argos* celtique.

1. Dans l'Amérique précolombienne, c'est *Wotan*, le chef des Toltèques, c'est-à-dire des sacerdotes, les Aztèques étant les guerriers. Plusieurs points de la tradition celtique peuvent être retrouvés chez les Toltèques.

2. *Ogmio, Ogma, Ogmi*.

3. En dehors des nombres 3, 7 et 12, le nombre 5 était particulièrement sacré chez les Celtes, ainsi que ses multiples : 10, 20, 50, 150 (3 × 50), 350 (7 × 50) et 400 (20 × 20). Les périodes de 5 et de 20 jours étaient la base du calendrier ; la numération était viginitésimale. Certains ont prétendu que l'écriture katonnique des Mayas était syllabique et comportait 400 signes correspondant à 400 syllabes.

4. Cf. chez les Kabbalistes le symbolisme de l'arbre et du verger : « Un grand arbre au milieu du paradis, dont les rameaux, qui sont les sentences, se prolongent en petits rameaux, et en feuilles, qui sont les lettres. »

puis le nombre un jusqu'au nombre cinq. Ces idéogrammes qu'on a voulu prendre pour des fers de hache se lisent beaucoup plus aisément que d'autres plus modernes, le chypriote par exemple, grâce à leur caractère arithmétique bien déterminé. Ils forment des légendes dans lesquelles on reconnaît des radicaux appartenant aux différents idiomes celtiques. Cet alphabet en forme de peigne se trouve dans la couche qui a précédé l'occupation d'Ilion par les Troyens ; ceux-ci, en lui en substituant un autre moins rudimentaire, ne l'ont pas fait disparaître. Il s'est continué dans la céramique de Rhodes, de Chypre, de Corinthe et d'Italie, et il a probablement servi à former le cunéiforme, qui lui aussi ne s'est jamais départi de son caractère alphabétique...

« ... Un étrange type d'écriture se retrouve sur tous les vases de style asiatique, particulièrement ceux de Rhodes. Cette écriture se compose tantôt de points, tantôt de barres parallèles, groupés de 1 à 9. Elle se rapproche des oghams irlandais et part de la lettre initiale HAM, notre M, tandis que, dans l'alphabet cadmien, la lettre M correspond au nombre 3. Cet alphabet se présente sous deux formes. L'une se compose de points groupés de 1 à 5 au-dessus ou au-dessous d'une barre horizontale :

HM	DO	VT	EX	IQ
I	II	III	IIII	IIIII
I	II	III	IIII	IIIII
AB	GL	FN	SP	NR

« L'autre qui est le plus fréquemment employé n'a pas de barre. Il s'écrit à l'aide de points, de traits, de figures quelconques : roses, arabesques, etc..., groupées de 1 à 9 :

1	2	3	4	5	6	7	8	9
AB	DO	GL	VT	FN	EX	SP	IQ	VR
HM								

i	inbar	if.
e	eadhadle	tremble
u	ur	bruyère.
o	oun	genêt.
a	ailm	sapin.
r	ruis	sureau.
xoust	strailhon, straif, premier ravage.	
ug	ugedal	roseau.
g	gort	lierre.
m	muin	ronce.
qu	queirt	pommier.
c	coll	coudrier.
t	tenne	(?).
d	duir ou dair	chêne.
h	hualt	aubépine.
n	nuin ou nion	frêne de plaine.
s	suil ou sail	saule
f	fearann	aulne.
l	luis	frêne des montagnes.
b	beith	bouleau

« Comme on le voit, ces lettres sont doubles et elles ont été prononcées primitivement avec leur double son. Par exemple, L dans toutes les langues anciennes est toujours précédé de G. Ce sont les 9 Muses ou mesures primitives, dont les Grecs n'ont jamais perdu le souvenir et qu'ils n'on-jamais cessé d'employer à titre d'alphabet secret, que l'on retrouve avec la même valeur dans toute la numismatique antique, depuis les Gaules jusqu'à Babylone. Cet alphabet composé de points ou de traits parallèles non liés s'est conservé jusque chez les Touaregs sous le nom de « Klemtifinag » et il a été repris dans l'alphabet Morse...

« ... Certaines particularités de l'alphabet des Mayas pourraient lui faire supposer une origine berbère. Il est proche aussi de l'alphabet des Guanches des Canaries. L'alphabet Maya offre ceci de curieux que toutes ses lettres sont des ellipses ou fragments d'ellipses (écriture calculiforme) et la plupart de ses lettres sont formées de points disposés comme ceux de nos dominos. L'alphabet des Berbères est composé de barres juxtaposées variant de une à quatre... ; à première vue, l'alphabet maya ressemble beaucoup à l'alphabet ponctué des médailles gauloises... l'écriture était connue d'un bout à l'autre de l'Amérique et appartenait partout au même système procédant des qqipos ou cordes nouées, qui sont connues pour avoir précédé en Chine l'écriture graphique. Cette écriture procède d'une notation arithmétique du langage. Dans ce système, les hiéroghyphes ou rébus ne servent qu'à rendre les formes grammaticales impossibles à noter arithmétiquement. Il a pour base les 20 chiffres d'un système de numération par 20, qui est en même temps le nombre des jours du mois. Aussi les caractères américains ressemblent-ils aux dés d'un jeu de dominos. On trouve en Occident les traces de ce système arithmétique dans les alphabets lybiens et irlandais, et il est la base du système cunéiforme... »

Nous reproduisons ci-contre, d'après le travail d'Arbo is de Jubainville : *L'alphabet irlandais primitif et le dieu*

Ogmios (1), les caractères de l'alphabet oghamique de 20 lettres.

Nous terminerons ces notes en faisant remarquer que cet alphabet ne possède pas la lettre P que les Irlandais avaient perdue... Elle leur fut redonnée, paraît-il, par saint Patrice et formée d'un X et l'alphabet fut ainsi porté à 21 lettres (2). Peut-être y aurait-il quelque conclusion symbolique à tirer au sujet de cette lettre perdue et retrouvée...

1. Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 1er trimestre 1881.

2. On a prétendu qu'une 22e lettre était faite d'un carré ou d'un rond ; c'est bien douteux. La lettre spécialement consacrée à *Oghmi*, qui a donné son nom à l'alphabet, est la 13e (de bas en haut), la gutturale nasale *agma*, *ng*,

III

LE DRUIDISME

Les gardiens de la tradition celtique, chargés de la conserver et de la transmettre, étaient divisés en trois classes. Chacune d'elles conservait plus particulièrement un aspect de cette tradition : une religion pour le peuple, avec ses croyances, son culte et ses divinités ; puis une initiation à des mystères d'ordre cosmologique, réservée aux chevaliers, aux nobles ; enfin une sapience supérieure, avec des symboles, des mystères d'ordre métaphysique, enseignée seulement à quelques-uns qui formaient le sacerdoce.

Chez les Gaëls, ces trois classes étaient désignées sous les noms de Bardes, Files et Druides, trois termes ayant le sens, d'« inspiré », de « voyant » à différents degrés. Souvent, l'ensemble est désigné sous le nom de « Druidisme ».

A l'époque de César, le centre principal du Druidisme était en Grande-Bretagne. C'est là que devaient aller ceux qui désiraient approfondir la doctrine (1). De la Grande-Bretagne, il passa rapidement en Irlande et en Armorique, ainsi que le montrent des monuments mégalithiques de ces deux pays. Plus tard, le Druidisme fut introduit en Gaule, mais on a singulièrement exagéré son importance et le rôle qu'il y joua (2). En réalité, on ne sait presque rien sur les Druides Gaulois. Le champ de leur domaine spirituel fut en somme borné : ils ne dépassèrent pas le Rhin, ni les Alpes, ni les Pyrénées ; ils sont même inconnus au sud de la

1. Le Druidisme est bien antérieur à l'arrivée des Deutéro-Celtes (Gaëls puis Brittons) dans les Iles Britanniques ; il date de l'époque des Proto-Celtes (Ligures et peut-être autres peuples antérieurs) qui ne connaissaient que a pierre. Les Deutéro-Celtes firent connaître le bronze.

2. Voir Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, tome II, pp. 510 et ss.

Garonne et à l'est du Rhône ; en fait ils n'étaient connus que dans la « Gaule chevelue ».

Ils vinrent en Gaule au deuxième siècle avant notre ère et y étaient inconnus avant cette époque. Au temps de la conquête romaine, le Druidisme est en pleine décadence et n'est plus guère qu'un souvenir. Les Druides ne jouent aucun rôle dans la guerre qui soumet la Gaule à César ; Vercingétorix ne fait pas appel à leur intervention. Quant au fameux Divitiacus l'Eduen, nulle part César ne dit qu'il fut un Druide. Seul Cicéron, qui n'eut qu'une conversation avec lui, lui donne ce titre. D'après ce que César en dit, Divitiacus fut un Ovate et non un Druide.

Dans les Gaules, les Druides sont des « missionnaires » étrangers, répandant depuis peu de temps une doctrine inconnue avant eux, et non un sacerdoce séculaire sorti des entrailles du pays. Les prêtres gaulois sont les *Gutuatri* (germanique *Goth*, Dieu), « prêtres de divinités » équivalant aux *flamines* romains ; leur nom signifie « les parleurs », ceux qui invoquent les dieux ; chacun était prêtre d'un temple ou d'un bois sacré et chargé du culte d'un dieu.

César, et bien d'autres avec lui, confond les eubages, les ovates et les bardes avec les druides proprement dits. Il y eut des druides en Armorique, mais non en Gaule. Encore moins des druidesses. Il ne semble pas d'ailleurs que les femmes gauloises aient jamais joué un rôle important dans le domaine religieux. En tout cas, s'il y eut vraiment des vierges sorcières dans l'île gauloise de Sena, rien ne peut faire supposer, non seulement que c'étaient des druidesses, mais même qu'elles eussent le moindre rapport avec le Druidisme. D'après Salomon Reinach, dans aucun texte il n'est question de vierges sacrées chez les Gaulois. Les femmes, mariées ou non ne paraissent avoir joué aucun rôle dans la religion gauloise du temps des Romains. Les prophétesses, objet d'un respect universel, étaient nombreuses chez les Germains ; il n'en est pas question chez les Gaulois. Les « druidesses » mentionnées en Gaule à

partir du IIIe siècle sont des diseuses de bonne aventure n'ayant rien de commun ni avec les druides ni avec les femmes saintes de la Germanie.

La fameuse île *Sena* de Mela qu'on évoque toujours à propos des « druidesses » est sans doute celle où, suivant l'opinion répandue, Ulysse aurait abordé pour évoquer les ombres et consulter un oracle. Une opinion en cours à l'époque romaine plaçait cette île à l'extrémité de l'Armorique. C'est sans doute la même que l'île d'*Ea* où habitent Circé la magicienne et ses nymphes. Avant Mela, Strabon parlait d'une île de femmes adonnées au culte de *Dionysos* et située vis-à-vis de l'embouchure de la Loire. Il est d'ailleurs probable que, dans une phase de la religion gauloise qui nous est inconnue, antérieure à nos textes, il y a eu des prêtresses et des prophétesses en Gaule comme en Germanie, mais elles n'avaient rien de commun avec le Druidisme.

Tout ce qui est dit du Druidisme gaulois se rapporte en réalité aux bardes et aux eubages. Le mode de l'élection du soi-disant archidruide, laquelle se décidait le plus souvent par l'épée, montre bien qu'il ne peut être question que des dépositaires de l'initiation royale. Quant à leur réunion annuelle au pays des Carnutes, que certains ont voulu, sans preuves suffisantes, identifier à Chartres, il semble plus vraisemblable que c'était dans le territoire des Eduens, qui est bien situé au milieu de la Gaule. Et il ne s'agit, répétons-le, que des eubages.

Quant aux Druides, leur domaine était certainement dans l'Armorique et leur centre à Karnak : « Quoi qu'il en soit du véritable *Carnutum* des anciens, écrit La Tour d'Auvergne dans ses *Origines Gauloises*, les indices les plus frappants semblent se réunir pour faire aussi honneur à l'ancienne Armorique d'un lieu de rassemblement des druides pareil à celui dont parle César... Cette contrée fut toujours regardée comme la terre privilégiée des Druides... une tradition constante parmi les Bretons est que la contrée de Karnak

était principalement consacrée au culte que les prêtres celtiques rendaient à leurs divinités... L'on peut conjecturer avec assez de vraisemblance que le lieu choisi par les Druides de l'Armorique et par ceux de l'Ile Britannique pour leur réunion commune et pour leurs assemblées générales était Karnak. »

De son côté, Baraillon dans ses *Recherches sur les peuples Cambiovicenses* admet que « c'était là sans doute (à Karnak) le lieu de l'assemblée générale de tous les druides de la Gaule... Les Karnutes faisaient partie des nations armoricaines. D'ailleurs les pierres de Karnak seules prouvent cette vérité... C'était là la cité des Karnutes, qui donnaient l'exemple à leurs voisins, qui avaient un grand empire sur les autres nations de l'Armorique, et cela sans doute à raison de l'assemblée qui, chaque année, avait lieu dans leur pays ».

Revenons à la constitution intérieure du Druidisme. La société deutéro-celtique était partagée en trois classes : le peuple, les clercs et, intermédiaire entre l'une et l'autre, la classe des hommes libres ou nobles. Les clercs étaient voués à l'étude, aux fonctions sacerdotales et à la magistrature. César leur donne le nom général de druides, mais Strabon, Diodore et Timagène distinguent trois degrés différents. Les voici tels qu'on les trouve en Irlande et dans les pays celtiques : les Bardes, les Files et les Druides.

Les bardes étaient des poètes qui chantaient les hauts faits des hommes illustres en s'accompagnant d'une sorte de lyre à cinq cordes appelée *cruithen* en irlandais et *crwth* en gallois. Ils composaient des épopées, des poèmes lyriques ; ils étaient les généalogistes et les historiens, dépositaires successifs des légendes et des traditions héroïques. Ils étaient entourés d'une haute considération. Par leurs poèmes, ils assuraient un long avenir de gloire aux braves qui avaient péri dans les combats; souvent d'ailleurs, quand les armées étaient rangées en bataille, face à face, épées tirées et lances en arrêt, les bardes s'avançaient au milieu

et apaisaient les guerriers par le charme de leurs chants. Ils ne rédigeaient pas les poèmes sacrés et ignoraient la mystérieuse écriture oghamique, mais leurs poèmes et leurs chants étaient composés selon des règles traditionnellessur des thèmes fondamentaux rédigés sous forme de « triades ».

En Irlande aussi bien qu'au pays de Galles (1), on trouve le « chaudron » (*coire* en irlandais, *peire* en gallois) associé aux bardes. Ils sont les « chanteurs forgerons ». Le chaudron est suspendu par neuf chaînes ; en face de chacune de ces chaînes se place un homme armé d'une lance; chacun de ces hommes met la pointe de sa lance dans un trou pratiqué à l'extrémité de la chaîne qui est devant lui, puis ces neuf hommes chantent un poème ; les assistants mettent dans le chaudron le salaire qu'ils leur donnent. Ces neuf hommes s'appellent en irlandais *cerdi-s*, mot qui veut dire à la fois « poète » et « ouvrier en cuivre » ; ils ont eux-mêmes fabriqué leur chaudron avant de chanter autour. Les bardes gallois appellent leur poésie *Kerd* et se confondent ainsi avec les chanteurs forgerons d'Irlande.

Alors qu'en Irlande les Files s'arrogèrent la plus grande partie des fonctions et des privilèges des bardes, ceux-ci, au pays de Galles, conservèrent longtemps leur organisation traditionnelle. Leur législation, leurs règles, leurs triades ainsi que les légendes et les contes bardiques furent rédigés, et les manuscrits conservés soigneusement. Ces manuscrits ne disparurent qu'à l'époque de Cromwell qui détruisit tout ce qu'il en put trouver. Ce qui nous reste aujourd'hui n'en est qu'une faible partie mais est néanmoins fort intéressant. Les bardes gallois se divisèrent en deux écoles rivales : celle de Kaer-Marthen (Galles du Nord) et celle de Clamorgan (Galles du Sud) (2).

1. Cf. Arbois de Jubainvaille : *Les bardes en Irlande et dans le pays de Galles* dans la *Revue Historique* de 1898.

2. Le néo-bardisme gallois, s'il n'est pas la suite directe du bardisme ancien, est du moins profondément imprégné d'esprit celtique, et ses manifestations ne sont pas dépourvues d'intérêt. Quant au néo-bardisme armoricain infesté par la politique, il fait piètre figure à côté de son ancêtre.

En Irlande, les bardes étaient bien dégénérés. Ils écrivaient en vers libres, au gré de leur fantaisie, sans souci des lois de la versification. La plupart de leurs prérogatives, nous l'avons dit, étaient passées aux files. Les bardes étaient là de fort petites gens, peu considérés et sans grande influence. Il en était de même des bardes gaulois. C'étaient des sortes de « griots » vivant aux dépens des grands qu'ils flattaient ; ils chantaient ceux qui les payaient, distribuant la louange et le blâme selon l'intérêt de ceux-ci, débitant l'éloge de leurs patrons aussi bien devant de nombreuses assemblées qu'en particulier devant quiconque le désirait. Peut-être étaient-ils placés par les druides ou les files chez les rois et les chefs de la noblesse sous le prétexte de leur faire honneur, mais en réalité pour les surveiller.

* * *

La deuxième classe des clercs est celle des « files ». Ce mot (breton *gwelout*, voir) veut dire « voyants ». Les files s'occupent de scruter et d'interpréter les mystères de la nature, tout ce qui est du domaine cosmologique et constitue les « petits mystères ». Ils sont appelés sur le continent « eubages » et « vates » (1). César en parle sous le nom de druides, mais ce qu'il en rapporte montre bien qu'il s'agit des *vates* et non des druides proprement dits.

En Irlande, il y avait neuf classes de files ; au-dessus d'eux un chef unique, en irlandais *Ollam*, et que César appelle l'Archidruide. Le nombre des serviteurs attachés à la personne du file varie selon l'importance de la classe à laquelle il appartient. L'*Ollam* devait connaître par cœur les 350 poèmes sacrés ; il avait 30 serviteurs, réduits plus tard à 24. L'importance des files s'accrut en Irlande à la fois au détriment des bardes et au détriment des druides qui

1. Chez certains auteurs, *Ueles* ; au féminin *Ueleda*, « celle qui voit », devenu *Veleda*, puis *Velleda*.

dans cette île n'étaient plus que des magiciens faisant à l'occasion la guerre.

A côté des nobles qui détiennent le pouvoir royal, les files détiennent le pouvoir sacerdotal. Ils sont, selon leur classe, sacrificateurs, devins, compositeurs, chanteurs des poèmes épiques, magistrats, etc... Tout leur obéit, extérieurement du moins. C'est à eux qu'appartient l'administration de la justice; sous le nom de *brehons* (1), c'est-à-dire « juges », ils se sont maintenus en Irlande jusqu'au XIIe siècle.

Seuls ils possédaient les rites divinatoires. En Gaule, d'après Diodore de Sicile, « par l'observation des oiseaux et des victimes immolées, ils prédisent l'avenir et se font obéir de tout le peuple. Surtout quand ils veulent prévoir des événements importants, ils observent un rite étrange et incroyable. Après avoir aspergé un homme de libations, ils lui frappent la poitrine de l'épée, puis ils regardent comme il tombe, quelles convulsions agitent ses membres, de quelle manière le sang coule ; c'est d'après ces indices qu'ils prédisent l'avenir. Ils ont là-dessus une vieille et longue série d'observations dans laquelle ils ont confiance » (2).

En Irlande, les files avaient trois procédés principaux

1. En vieil irlandais, *bretemon*, juges (de *breta*, jugement) ; le mot gaulois *vergo-bretos* est un composé dont *breta* est le second terme.

2. Il est incontestable que les Gaulois pratiquaient les sacrifices humains. D'après César, ils vouent aux dieux, pour leur salut personnel, des victimes humaines, la vie d'un homme pouvant seule racheter celle d'un autre homme et apaiser le courroux des dieux. Les condamnés à mort et les prisonniers étaient sacrifiés chez les Gaulois comme chez beaucoup d'autres peuples. Denys d'Halicarnasse et Varron affirment que les Gaulois sacrifiaient des hommes à *Saturne*. Le culte de *Saturne*, révéré dans tout l'Occident, par exemple en Espagne où le Druidisme ne pénétra jamais, mais où dominèrent longtemps les Phéniciens, était d'origine étrangère. Ce *Saturne* est sans doute identique à *Baal* que certains identifient à *Bélénus*. Les Druides ne purent abolir totalement les sacrifices sanglants, mais les restreignirent aux condamnés à mort et aux prisonniers. Les autres furent remplacés par des saignées volontaires (les Toltèques agirent de même). Il faut faire une distinction fondamentale, fait remarquer S. Reinach, entre les sacrifices humains et les exécutions commandées, sanctifiées même par la religion. Les Druides ne firent jamais de sacrifices sanglants, à plus forte raison de sacrifices humains. Ils présidaient aux sacrifices publics et privés, mais ne sacrifiaient pas eux-mêmes. Ce rôle était dévolu aux files (eubages). Les criminels et les prisonniers étaient sacrifiés tous les cinq ans (poignardés ou brûlés).

de divination : l'*Imbas foros-nai,* « Grande science qui éclaire » ; le *Teinm Loïda,* « Lumière du poème lyrique », qui furent interdits par le Christianisme ; le troisième fut seul toléré, il s'appelait *dichetal di chennaib cnaime,* « incantation par le bout des doigts ».

Pour le premier procédé, le file mâche un morceau de la chair d'un cochon roux, d'un chat ou d'un chien ; puis il le met sur l'autel de pierre. Il chante une incantation sur ce morceau de chair, l'offrant aux dieux qu'ainsi il appelle. Il chante encore sur ses deux mains, appelant les dieux et leur demandant que rien ne vienne troubler son sommeil. Puis il met ses mains contre ses joues jusqu'à ce qu'il s'endorme. On veille près de lui pour que son sommeil ne soit pas dérangé ; cela dure jusqu'à neuf jours au cours desquels il a un songe qui lui montre ce qu'il a besoin de savoir.

Pour le deuxième procédé, il faut mettre un pouce dans sa bouche, poser une baguette sur l'objet au sujet duquel la question est faite, puis chanter une incantation. Un sacrifice aux dieux était obligatoire pour ce mode de divination.

Le File capable d'employer le troisième procédé marchait, à l'époque chrétienne, sur un pied d'égalité avec les rois et les évêques. L'élément principal de ce procédé était l'improvisation d'un quatrain : aucune préparation n'était permise ; il fallait composer et chanter en même temps : « quand le file voit de loin un homme qui se dirige vers lui ou qui se montre à lui, il fait immédiatement un quatrain sur lui avec le bout de ses os (de ses doigts) et avec son esprit sans préparation, et c'est au même moment qu'il chante et qu'il compose ». Ce procédé ne comportait pas de sacrifices aux dieux.

Sur douze ans que duraient ses études, c'est pendant la huitième année que le file apprenait ces procédés de divination. Les files connaissaient tous les charmes, non seulement pour la divination mais pour infliger toutes sortes de maux et même la mort à quiconque la méritait, fût-il roi.

D'ailleurs, si le file prononçait une incantation injuste, aussitôt trois énormes boutons venaient flétrir son visage, signe visible de sa prévarication. Il en était de même pour ceux qui prononçaient un jugement inique ; si le juge était élevé en dignité, il arrivait que les fruits tombaient des arbres en une nuit et que les vaches ne donnaient plus de lait (1).

Les files faisaient remonter l'origine de leurs connaissances au dieu suprême, maître du monde qui est à la fois : *Dagdé*, le bon dieu ; *Mor*, le Grand et *Ruad-Rofhessa*, le Seigneur de la haute Connaissance. Sa fille *Brigit* portait le titre de « File féminine ». Elle épousa *Bress*, fils d'*Elatha* (« science » et « composition littéraire ») et de leur mariage naquirent *Brian*, *Iuchar* et *Uar*, les trois dieux des arts, qui eurent en commun un fils appelé *Ecné* ou *Sagesse* (identifié à *Lugaid* ou *Lug*). *Sagesse* fut père de *Connaissance* ; *Connaissance* fut père de *Grand Jugement* ; *Grand Jugement* fut père de *Grande Science* ; *Grande Science* fut père de *Réflexion*, lequel fut père de *Haute Instruction* qui lui-même fut père d'*Art* qui finalement engendra *File*.

Le dieu *Dagdé* était souverain de l'Ile des quatre Maîtres primitive, l'Ile Verte primordiale. C'est là qu'abordèrent ceux qui venaient de la Grande Terre de l'Ouest, descendants de *Milé* fils de Bélé (2).

Leur principal file était *Amairgen* au genou blanc, fils de *Milé*. En mettant le pied droit sur la terre d'Irlande, il chanta en l'honneur de la science divine qui lui donnait une puissance supérieure aux dieux, lui permettant de pénétrer les secrets de la nature, d'en saisir les lois et d'en gouverner les forces. Etre maître de cette science, c'était maîtriser la nature entière. Cette science est la Connaissance effec-

1. Cairpré Cern-chaitt (à la tête de chat) était un usurpateur devenu roi d'Irlande par trahison. Il fut puni de façon terrible : tant que son règne dura on ne vit jamais plus d'un grain dans un épi de blé, ni plus d'un fruit sur un arbre. Il eut successivement deux enfants, deux monstres qu'il fit noyer aussitôt après leur naissance.

2. *Balar*, l'un des noms du dieu de la mort. Voir notre *Aperçu général sur la tradition celtique*. Il paraît bien que *Bélé* finit par être identifié à *Dagdé*. Chacun d'eux avait ses files et ses druides.

tive et directe qui implique l'identité du Connaisseur avec les objets connus puis avec l'Etre même. Le file parvenu à cet état — et alors devenu druide — est à vrai dire la Connaissance revêtue d'une forme humaine. Il peut proclamer alors :

« Je suis Parole de Connaissance,
« Je suis le dieu qui crée dans la tête de l'homme le feu
de la pensée ;
« Je suis le vent qui souffle sur la mer,
« Je suis la vague de l'océan,
« Je suis le murmure des flots,
« Je suis le bœuf aux sept combats,
« Je suis le vautour sur le rocher,
« Je suis une larme du soleil,
« Je suis la plus belle des plantes,
« Je suis sanglier par la bravoure,
« Je suis saumon dans l'eau,
« Je suis lac dans la plaine,
« Je suis la pointe de la lance qui livre les batailles ».

Les bardes gallois, Taliesin par exemple, mettent ces vers au passé :

« J'ai été une larme dans l'air,
« J'ai été un aigle,
« J'ai été arbre dans le bocage,
« J'ai été une épée dans la main,
« J'ai été bouclier dans les combats,
« J'ai été parole en lettre.

Il n'est plus question là, semble-t-il, que des métamorphoses symboliques des cycles successifs.

Le file, connaissant toutes choses, résout toutes les questions difficiles : il connaît le calcul du calendrier, les âges du Soleil et de la Lune ; l'astronomie n'a plus pour lui de secrets : « Qui est-ce qui jette la clarté dans l'assemblée sur

la montagne ? Qui éclairera chaque question sinon moi (le file) ? »

Les files consignèrent leurs connaissances dans de longs poèmes. D'après Strabon, les Celtibères conservaient écrits des poèmes de plusieurs dizaines de milliers de vers. Que sont-ils devenus ? Les moines saxons massacrèrent plusieurs centaines de moines celtiques et brûlèrent plus de dix mille manuscrits sur écorce de bouleau écrits en caractères runiques... Pourtant ces poèmes ne sont pas entièrement perdus pour nous, car ils forment le fond de l'*Edda* scandinave. *Edda* veut dire « chose ancienne », « aïeule », le même sens par conséquent que *Purâna* ; les matières traitées sont d'ailleurs les mêmes. La rédaction des *Eddas* est récente, mais elles mettent en œuvre des éléments très anciens.

Beaucoup plus tard, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, les files rédigèrent les épopées irlandaises qui ne nous sont connues que par des résumés beaucoup plus tardifs où les traditions anciennes sont mélangées d'éléments chrétiens. Il en est de même des romans de chevalerie du pays de Galles, dont la rédaction est plus tardive encore. Les épopées irlandaises peuvent être classées en quatre catégories. La première comprend les compositions épiques qui se rapportent à la plus ancienne histoire des dieux et à l'origine de l'homme et du monde : c'est le cycle mythologique. Viennent ensuite les deux cycles héroïques : celui du roi *Conchobar* et du héros *Cuchulaim*, et celui de *Find*, fils de *Cumall* et père d'*Ossin* ou *Ossian*. Enfin un certain nombre de pièces relatives à des événements plus récents.

Lors de la prédication de saint Patrice en Irlande, les files furent ses meilleurs auxiliaires contre les druides dégénérés. Les files se convertirent au Christianisme et beaucoup devinrent moines. Ce furent les fameux moines irlandais qui seuls pendant de longs siècles gardèrent le flambeau intellectuel en Europe occidentale. Le VIIe et le VIIIe siècles de notre ère furent l'âge d'or de la littérature irlandaise et à la même époque les lettres grecques et latines étaient

cultivées avec une ardeur et un succès merveilleux. Les deux cultures littéraires, l'une indigène, l'autre gréco-latine d'importation chrétienne, florissaient, l'une à côté de l'autre en parfaite intelligence : « On aurait tort, dit Arbois de Jubainville, de croire qu'en Irlande il y eut entre les savants adonnés aux lettres classiques ou à la théologie, alors leur inséparable associée, et les gens de lettres voués à la culture de la littérature nationale, la ligne de séparation presque infranchissable qu'on remarque pendant le moyen âge sur le continent ».

* * *

« Le Druidisme est comme le Sphinx de la fable : il a dévoré tous ceux qui ont tenté de lui arracher son secret. Le Sphinx garde son énigme ». Telle est la conclusion de Valroger en terminant son livre *Les Celtes* ; on ne peut que lui donner raison. Presque tout ce qui a été dit des druides et de leurs doctrines n'est que reconstitution conjecturale sinon pleine fantaisie, d'autant plus que presque tout ce qu'on leur a attribué ressortit aux bardes et aux files. Nous nous contenterons de rapporter ici ce qui nous a paru le plus vraisemblable.

Tout d'abord, quelle est l'origine de ce nom ? A la suite de Pline, la grande majorité des auteurs a fait dériver le mot druide du mot grec *drus*, « chêne ». Mais un mot celtique ne peut dériver d'un mot grec. Druide vient de deux racines celtiques : *dru-uid*, littéralement « fortement voyant ». L'équivalent grec est *philosophe*, « ami de la Sagesse » ; l'équivalent latin *magister sapientiæ*, « maître en sagesse ».

De la racine *dru*, « fort », « vigoureux », « puissant », « serré », viennent le grec *drus*, « chêne » (gaulois *derno*, gallois *derw*) et l'adjectif français *dru*. *Uid* signifie « voir », « savoir ». Les druides sont les « voyants » dont parle le basque Chaho. Druide est l'équivalent du mot hébreu *roèh*, « voyant », le plus ancien terme sous lequel la Bible désigne

les Prophètes. *Les Druides furent chez les Celtes ce que furent les Prophètes chez les Hébreux.*

D'après Diogène Laërce, la philosophie a pris naissance chez les barbares : les premiers philosophes ont été, dans les Indes les Gymnosophistes (les Brahmanes), chez les Perses les Mages, en Assyrie les Chaldéens, chez les Celtes les Druides. Tous fréquentent volontiers les forêts épaisses et s'y livrent à des méditations profondes sur la divinité, l'homme et la nature, sur les problèmes de la vie et de la mort. Les druides avaient des disciples plutôt que des élèves ; ils enseignaient en secret dans des cavernes situées au milieu des forêts. L'objet principal de leur enseignement était, au dire des anciens auteurs, la théologie, la philosophie et l'astronomie. D'après Strabon, ils étaient réputés les plus justes des hommes. Outre la philosophie naturelle et la philosophie morale, ils étudiaient la philosophie divine, et les anciens auteurs constatent et louent leurs hautes spéculations métaphysiques.

L'enseignement des druides était transmis oralement. Il faut toute l'outrecuidante ignorance d'un primaire pour oser leur reprocher de n'avoir rien écrit et considérer cela comme une preuve d'infériorité, car il en fut de même pendant longtemps dans toutes les traditions. Les seuls points de leur doctrine qui aient été connus à l'extérieur étaient l'immortalité de l'âme (ce qui, soit dit en passant, est bien vague) et la destruction du monde par l'eau et par le feu : « Ils enseignaient que la mort n'est qu'un déplacement et que la vie continue avec ses formes et ses biens dans un autre monde, le monde des morts, qui régit les morts et rend des vivants. C'est un monde de vie constituant un réservoir d'âmes disponibles. Un capital constant et roulant d'âmes est distribué entre les deux mondes appariés et les échanges entre les deux se font vie par vie, âme par âme. Mais d'autre part, il semble que le capital d'âmes ne soit pas limité à l'espèce humaine et que les âmes passent par migration d'une espèce à l'autre. Les druides paraissent

avoir cru à la métempsychose, dont des traces se trouvent dans les mythes et les contes (1). »

Cet enseignement est identique à celui de Pythagore, bien que celui-ci n'ait enseigné extérieurement que la métempsychose et la métensomatose, tandis que les druides ajoutaient que la partie la plus élevée de l'être va dans un « autre monde » et ne revient jamais dans celui-ci. Cet « autre monde » est le monde céleste, le monde des dieux que l'on finit par placer simplement en un autre endroit de cette terre identifié à la « terre des Dieux », l'Ile sacrée (2). Toute la caste noble, chez les Celtes, professait cette doctrine. On sait que les Celtes jetaient dans les flammes des bûchers d'incinération des lettres que le mort devait porter à leurs parents ou leurs amis défunts et que d'autre part, ils se prêtaient les uns aux autres des sommes d'argent remboursables dans l'autre vie, ce qui est incompatible avec la réincarnation, généreusement attribuée aux Celtes comme à d'autres peuples.

Les druides formaient une sorte de congrégation religieuse. Il est possible qu'il y ait eu deux classes, l'une vivant au fond des forêts, gardant les mystères et l'initiation, l'autre se mêlant plus souvent au peuple. Il est probable que les druides étaient vêtus de blanc ; peut-être certains d'entre eux portaient-ils sur ce vêtement blanc des bandes pourpres croisées. Seuls les druides prononçaient les condamnations à mort et présidaient aux exécutions comme à tous les sacrifices publics et privés. Il semble d'ailleurs que c'était pour se rendre aux désirs du peuple, mais qu'ils ne jouaient pas dans les cérémonies un rôle prépondérant (les files étaient sacrificateurs). Diodore dit que la coutume était que personne ne fit de sacrifice sans un philo-

1. Hubert, *Les Celtes à l'époque de la Tène et la civilisation celtique*, pp. 281 et 59.

2. Suivant la doctrine égyptienne, l'admission définitive dans ce pays merveilleux n'avait lieu qu'après un jugement favorable au mort. Cette doctrine du jugement posthume paraît avoir été étrangère aux Celtes ; elle fut introduite, non sans effort, en Irlande par le Christianisme (Arbois de Jubainville, *Les Druides*, p. 134).

sophe, car on croyait devoir user de l'intermédiaire de ces hommes qui connaissaient la nature des dieux et parlaient la même langue qu'eux pour leur offrir des sacrifices d'actions de grâce et pour implorer leur bénédiction. Certains auteurs ont prétendu que les druides offraient en sacrifice le pain et le vin.

Ce sont sûrement les druides qui, avant l'invasion des Goidels, dirigèrent la construction des monuments mégalithiques : « La construction des monuments mégalithiques n'est compréhensible que dans l'hypothèse d'une aristocratie religieuse exerçant un empire presque absolu sur une nombreuse population. Une théorie assez discréditée voulait que cette aristocratie fut l'ordre des Druides... cette théorie doit être reprise. Si on continue à l'exclure, on arrivera à la conclusion suivante dont la bizarrerie suffit à montrer l'erreur : du temps que l'on élevait les grands dolmens de l'Armorique, il y avait une aristocratie religieuse dont l'histoire ne dit rien, mais dont l'influence est attestée par les monuments ; à une époque postérieure, l'histoire parle d'une puissante aristocratie religieuse, mais il n'est pas resté le moindre vestige de son action... Tous les arguments que l'on a fait valoir contre le celtisme des dolmens restent valables ; tous ceux par lesquels on a essayé de les mettre en relations avec les Druides ne sont pas moins bons » (1).

Les druides pratiquaient la divination par les nombres et les cailloux et par quatre baguettes d'if portant des caractères oghamiques. Ils étaient aussi médecins, ou du moins connaissaient seuls certains remèdes. On a souvent parlé des plantes sacrées qu'ils utilisaient ; il semble qu'elles étaient au nombre de dix. On en a donné bien des listes, en voici une (2) :

1. Salomon Reinach, *L'art plastique en Gaule et le Druidisme*, dans la *Revue celtique*, avril 1892. Les Celtes dont il est question ici sont ceux que nous appelons les « Deutéro-Celtes ».

2. *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 15 mars 1901, col. 466, article signé El-Kantara.



PLANCHE IV.

Dolmen de Crucuno.

1° Gui blanc (*Viscum album*), celui du chêne rouvre exclusivement, lequel est excessivement rare. Le gui de rouvre était le symbole de la Sapience et servait à préparer la boisson d'immortalité (1).

2° Verveine (*Verbena officinalis*), herbe à tous maux, herbe à double vue, herbe attractive, longtemps regardée comme panacée.

3° Trèfle incarnat (*Trifolinus*), mais exclusivement les sujets à cinq feuilles, extrêmement rares. Talisman puissant.

4° Jusquiame noire (*Hyoscyamus niger*), herbe aux morts, sans doute le fameux *belen* des druides.

5° Circée (*Circoea lutetiana*), herbe aux magiciennes, herbe aux fées.

6° Millepertuis (*hypericum perforatum*) chasse-diable, herbe de la Saint-Jean, qui préserve des sortilèges.

7° Stramoine (*datura stramonium*), herbe du diable, herbe des sorciers.

8° Marjolaine, sans doute la marjolaine-bâtarde (*cypripedum calceolum*), sabot de Vénus.

9° Genouillet (*polygonatum convallaria*), sceau de Salomon, plante de longue vie.

10° Nénuphar (*nymphea alba*).

Les dix plantes médicinales étaient, semble-t-il :

1° L'armoise.

2° La bardane.

3° La bruyère.

4° La camomille.

5° Le chiendent.

6° Le lierre terrestre.

1. Pline décrit en détail la cérémonie de la cueillette du gui chez les Gaulois. Le sixième jour de la nouvelle Lune, le prêtre vêtu de blanc monte sur l'arbre et coupe avec une serpe d'or, *aurea*, le gui que l'on reçoit sur une saie blanche. On immole ensuite deux taureaux blancs dont les cornes sont assujetties pour la première fois. L'or ne pouvant trancher le gui, plante très ligneuse, on a proposé de lire non pas *aurea*, " d'or ", mais *aerea* " d'airain ". C'est beaucoup plus vraisemblable.

7° Le lycopode.
8° L'orchis.
9° La samole.
10° La sauge.

Les emblèmes des druides étaient, d'après Owen Morgan :

à l'équinoxe de printemps : le trèfle.
au solstice d'été : le chêne.
à l'équinoxe d'automne : l'épi de blé.
au solstice d'hiver : le gui.

Le Druidisme, César nous l'apprend, était originaire de Grande-Bretagne. On n'a aucun renseignement sur les druides de ce pays, mais ils y étaient sûrement établis depuis longtemps à l'époque du conquérant romain.

Les druides sont les héritiers, les continuateurs des prêtres d'Apollon hyperboréen qui durent quitter l'Ile sacrée et vinrent en un lieu « où le jour le plus long est le double du jour le plus court » c'est-à-dire au sud de l'Angleterre. Les Iles Britanniques (comme l'Armorique) étaient alors habitées par les populations proto-celtiques : Kaldes, Calédoniens, Dicalédones. D'après des légendes rapportées par Gottfred Higgins, le druidisme et d'autres traditions résultèrent du démembrement d'un vaste empire théocratique (1) dont le centre était dans l'Himalaya et qui s'étendait aux mers opposées de la Chine et de la Grande-Bretagne

A cette époque proto-celtique, les druides étaient des « prêtres-rois ». Lors des invasions venues du Nord et du Nord-Est, les druides remontèrent progressivement vers les montagnes du Nord de la Grande-Bretagne (2). Ils y

1. Certaines gens ayant eu l'extrême bonté de s'occuper de notre modeste personne, à l'effet de s'enquérir de nos " opinions politiques ", nous profitons de l'occasion pour dire : 1° qu'il est loisible à tout un chacun de n'en point avoir ; 2° que la théocratie n'est pas une " opinion politique " ; 3° que la théocratie n'est point faite pour toutes les époques ni pour tous les peuples.

2. Les peuples gaéliques (deutéro-Celtes) connaissaient le bronze. Ils supplantèrent la race qui les précéda (proto-Celtes) qui n'était encore qu'à l'âge de la pierre polie. Cela 13 siècles environ avant notre ère. Puis vinrent les

restèrent longtemps. Au début de notre ère, la plupart devinrent chrétiens tout naturellement et formèrent ces mystérieux moines Culdées si mal connus eux aussi. Quant aux druides non convertis, leur influence décrut rapidement. Lors d'une guerre contre les Romains, Trather fils de Trunmor, aïeul du célèbre Fingal, ayant été nommé généralissime des armées calédoniennes, refusa, à la fin de la campagne de se démettre de son emploi, comme c'était la règle, et malgré les ordres pressants des druides. Il s'en suivit une guerre dans laquelle les druides et leurs partisans furent vaincus. Ils reçurent des secours des Scandinaves, mais leurs efforts pour se relever furent vains. Ils furent forcés de se retirer dans les îles du nord-ouest, où ils existèrent jusqu'à l'arrivée de saint Colomban, au VIe siècle, époque de leur extinction. Les Culdées, qui étaient des anachorètes, disparurent peu après, quant aux moines celtiques, qui étaient des cénobites, ils existaient encore plusieurs siècles plus tard.

Comment vivaient les Druides ? « En Irlande comme en Gaule, ils vivaient comme tout le monde. Ils exerçaient le droit de propriété individuelle et étaient mariés. Chacun habitait sa maison avec femme et enfants auxquels pouvaient se joindre un ou peut-être quelques élèves internes. Les druides Mail et Caplait avaient chacun chez lui une fille du roi suprême Loegairé, contemporain de saint Patrice. Ils s'étaient chacun chargé de l'éducation d'une de ces deux jeunes personnes. Mais nous ne voyons nulle part que Cathbu logeât et nourrît les cent élèves auxquels il donnait l'instruction (1). »

Mais les druides irlandais étaient bien dégénérés. Certains renseignements permettent de penser que chez les Karnutes (la forêt des Karnutes couvrait presque toute l'Armorique)

Britanniques, 7 ou 8 siècles après. Vers 300 avant notre ère, une invasion gauloise apporta le fer dans les Iles Britanniques. Les druides imposèrent leur domination aux uns et aux autres.

1. Arbois de Jubainville : *Les Druides*, pp. 114-115.

et en Grande-Bretagne, certains d'entre eux tout au moins vivaient fort retirés. Lucain dit qu'ils n'habitaient que les forêts profondes où étaient cachés leurs bois sacrés. Mela dit qu'ils cachaient leur enseignement dans les cavernes et les clairières les plus ignorées. D'après Ammien Marcellin, ils se vouaient en de profondes retraites à l'étude des sciences spéculatives. Mais il est probable que quelques-uns seulement vivaient ainsi de la vie érémétique. La plus grande partie d'entre eux vivaient-ils en confréries ? C'est fort probable, car Timagène, qui était bien renseigné, dit qu'ils vivaient en communautés soumises à une règle générale (1).

La société celtique gouvernée par les druides était, répétons-le, une théocratie (2) qu'Alexandre Bertrand a fort ingénieusement comparée à la théocratie du Thibet. Mais c'est chez les Pythagoriciens qu'on trouverait le plus d'analogies ; Timagène et Poseïdonios, et à leur suite Ammien Marcellin et Diodore de Sicile l'ont déjà signalé. Pythagore — qui d'après Aristote avait été surnommé l'« Apollon hyperboréen » — était l'héritier et le successeur du thrace Orphée (3) ; un des disciples de Pythagore, Zamolxis, était Gète. Entre les Hyperboréens, les Celtes, les Daces et les Kaldéens, il y a des liens étroits qui dénotent la même origine traditionnelle.

1. Timagène, dont les ouvrages sont malheureusement perdus, avait, nous dit Ammien Marcellin qui le cite souvent, renouvelé la science en puisant dans un grand nombre de livres où il était question des Celtes, et avait été initié à la tradition des druides.

2. Non pas en Gaule ou les druides n'eurent jamais beaucoup d'influence, ni en Irlande où la caste guerrière dominait.

3. Sur le Pythagorisme, voir l'ouvrage de Chaignet, déjà ancien mais toujours intéressant, et les travaux plus récents de Delatte, de Carcopino et surtout de Matila Ghyka.

CONCLUSION

Tous les auteurs modernes qui ont tenté de reconstituer les doctrines des druides ont pris pour point de départ les traditions des bardes du pays de Galles. Or, en admettant que les documents sur lesquels ils s'appuient soient authentiques et nous aient été transmis intégralement et sans aucun mélange d'influences étrangères, nous n'aurions jamais que des traditions réservées aux bardes. De même, les épopées scandinaves et irlandaises ne contiennent que les traditions des files.

Tenter la reconstitution des doctrines des druides est une entreprise hasardeuse que nous n'aborderons pas, mais on peut cependant se former une idée des données les plus générales.

Les formes occidentales de la Tradition unique mettent l'accent sur la connaissance de l'Homme, lien entre Dieu et le Monde. Tout cycle se divise naturellement en 2, 3, 4 et 6 parties. Pour l'humanité actuelle, nous avons vu plus haut la division en 6 périodes : le Sanglier, l'Ourse, le Bélier, le Taureau, le Cheval, la Truie. La division en 2 correspond à celle du jour et de la nuit, symbolisés par Apollon et Saturne. La division en 4 est la plus connue, elle est rapportée par Hésiode, Aratus et Ovide : l'âge d'or est l'âge de la justice ; les hommes vivent sans travailler et se partagent les richesses naturelles de la terre ; il n'y a ni lois, ni commerce, ni villes, ni armes, ni instruments agricoles. L'âge d'argent marque déjà une décadence ; on construit les premières habitations ; on est obligé de travailler, de labourer ; l'iniquité commence. A l'âge d'airain, la race est guerrière et féroce, on fabrique des armes, on mange les

animaux. C'est l'âge des héros. L'âge de fer est l'âge de la douleur et de la misère, de l'impiété et de l'injustice ; on connaît la propriété, le commerce, le travail des mines ; il n'y a plus aucun remède aux maux des hommes.

Dans la division en trois périodes, celles-ci sont symbolisées par le Soleil, la Lune et Mercure. La période de Mercure commence environ 2.500 ans avant notre ère. Pendant cet âge, on élève des temples et on écrit les Livres Sacrés. Les gardiens de la Tradition quittent l'Ile Sainte ; trois centres nouveaux se constituent : un chez les Celtes, un chez les Daces, un chez les Kaldéens.

Mercure est le rayon lumineux du soleil, intermédiaire entre cet astre et la terre, c'est la Sapience, l'Intelligence, Sophia, Buddhi. C'est *Woden, Odin, Wotan,* symbolisés par le Dragon, serpent ailé : aux ailes d'oiseau, bon serpent aux ailes de chauves-souris, mauvais serpent. Chez les Gaëls, c'est *Lugaid* ; chez les Brittons, c'est *Lug* : « *Lug* est le *Mercure* gaulois ; c'est le rayonnement du Soleil, son nom signifie Lumière, c'est le même que le héros gallois *Lleu.* Par certains traits il se rapproche d'*Apollon,* par d'autres de *Mercure.* S'il fait songer à *Mars,* la ressemblance n'est que superficielle. Sa supériorité à la guerre est due à son intelligence, à son adresse, à son génie, et non à sa force et à son courage. Il est le dieu des unions et des jeux (1) ». On peut rapprocher *Lug* de *Logos* (2) et du dragon *Long* de la tradition extrême-orientale (3). C'est la Parole divine qui s'exprime en Noms, Nombres et Formes, le Rayon lumineux qui va progressivement descendre vers la Terre déchue et s'y manifester comme un homme, s'incarner dans la Vierge comme le rayon lumineux venu du Soleil forme, au foyer d'un miroir parfait, une image parfaite du Soleil. Plusieurs monuments mégalithiques importants sont élevés à l'époque où Orphée chante ses poèmes et où Moïse écrit sa *Thorah.*

1. J. Loth : *Le dieu Lug, Revue archéologique,* sept.-déc. 1914.
2. *Ogmê* semble bien identique à Lug.
3. Cf. Matgioi : *La Voie métaphysique.*

Druides et Prophètes attendent la venue du Messie (1).

Après l'Ascension, deux églises se constituent : l'une en Orient, l'Eglise Chaldéenne (2), l'autre en Occident, l'Eglise celtique, toutes deux rattachées directement à l'Eglise-Mère de Jérusalem. Le Saint-Graal est le lien entre elles. La légende du Saint-Graal enclôt toute la doctrine druidique revivifiée par le Christianisme. Le Seigneur écrivit un mot sur le calice sacré, et ce mot est la Parole retrouvée, clef de toute la Sapience.

C'est dire qu'il ne saurait être question, quand on envisage un redressement traditionnel de l'Occident, de faire revivre le Druidisme puisque ce qui pouvait en subsister et qui a été assimilé au moyen âge par le Christianisme a nécessairement été entraîné dans le destin de la tradition chrétienne.

T BASILIDE.

1. Ce n'est nullement une allusion à la *Virgo Pariturae*, légende du x[e] siècle et peut-être même du XIV[e].

2. Appelée bien à tort " Eglise nestorienne „, le terme " Eglise chaldéenne „ étant pris par les Nestoriens qui se sont rattachés à l'Eglise de Rome.

OUVRAGES A CONSULTER

Nous avons indiqué, au début de notre travail les quelques articles auxquels on peut se reporter pour l'étude du Celtisme *au point de vue traditionnel.* Nous pensons rendre service à quelques lecteurs en leur signalant les principaux travaux d'érudition dans lesquels, ils pourront trouver les détails que nous n'avions ni l'intention ni la place de mentionner ici :

H. d'Arbois de Jubainville : *Cours de littérature celtique*, 12 vol. in-8, Thorin-Fontemoing, 1880 à 1900.

G. Dottin : *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique*, in-12, Champion, 1915.

H. Hubert : *Les Celtes et l'expansion celtique jusqu'à l'époque de la Tène* et *Les Celtes à l'époque de la Tène et la civilisation celtique,* 2 vol. pet. in-8, nos 21 et 21 *bis* de la collection « L'évolution de l'humanité », Paris, 1932.

Simon Pelloutier : *Histoire des Celtes*, 2 vol. in-16, 1750.

Roget de Belloguet : *Ethnogénie gauloise*, 4 vol. pet. in-8, 1870-1873.

Alexandre Bertrand : *La Religion des Gaulois. Les Druides et le Druidisme,* in-8, Leroux, 1897.

Arbois de Jubainville : *Les Druides,* in-12, Champion, 1906.

V. Tourneur : *Esquisse d'une histoire des études celtiques,* in-8, Liège, 1905.

Ch. Ruelle : *Bibliographie générale des Gaules*, 2 vol. in-8, 1885.

T BASILIDE.

SYSTÈME CABIRIQUE DES ANCIENS IRLANDAIS
D'APRÈS M. PICTET (1)

La connaissance du système cabirique des Irlandais, décrit par M. Pictet, est tellement indispensable non-seulement pour obtenir la compréhension de la religion, des Gaulois, aux plus importantes lacunes de laquelle il supplée précisément, mais encore pour la formation de la théorie des religions en général, que je ne puis me dispenser de jeter un regard en arrière, et de m'écarter un peu de mon sujet pour en présenter une rapide esquisse.

Si c'était le lieu de traiter spécialement de la religion de cette famille celtique, il faudrait représenter cette île sainte, au centre de laquelle s'élève la montagne d'Ouisnéach, chef-lieu du culte et résidence des prêtres, qui y entretenaient le feu sacré, visitée par le Hu gaélique, Bath ou Baoth, qui se revêt des apparences fabuleuses les plus célèbres dans les religions, se scinde hermaphroditiquement en Bath et Eire, puis se subdivise en deux triades, l'une mâle et l'autre femelle ; le voyage de Bath, parti d'Espagne pour aborder en Irlande, sa mort causée par la jalousie de rois étrangers considérés cependant comme ses frères, le retour de son cadavre en Espagne, d'où ses vengeurs se hâtent d'aller punir les meurtriers ; tous ces traits mythiques, sous une enveloppe historique d'une réalité plus ou moins douteuse, révèlent, à ne pouvoir en douter, un sys-

1. Nous reproduisons ici le chapitre II d'un ouvrage tiré à 200 exemplaires et devenu très rare de Th. Prosper Le Blanc : *Etude sur le symbolisme druidique*, Paris, 1849. Ce livre peut être considéré comme une des meilleures contributions à l'étude de la tradition celtique.

tème religieux d'une haute importance, et digne d'être comparé à ceux qui sont les plus célèbres ; mais le système des Cabires irlandais l'emporte sur tout le reste.

Le Dieu suprême des Galls ou Gaels est ineffable ; on l'appelait A E, le Lui, c'est-à-dire l'Etre par excellence. On lui donnait encore le nom de Comdhia, le Dieu un et plusieurs : ce qui peut s'entendre d'une divinité panthéistique qui renferme dans son unité tous les dieux et tous les esprits, ou d'une triade, le terme Comdhia ayant été employé autrefois pour désigner la Trinité chrétienne.

En effet, plusieurs divinités secondaires se scindent en trois personnalités, et l'une d'elles en a pris le nom de Threide ou Trois-Dieux, ce qui doit faire supposer une sorte de trinité semblable à celle des Bouddhistes, de Tao-ssé ou des Platoniciens. Un autre indice de la trinité irlandaise se remarque sur le monument de Droghéda : ce sont trois lignes spirales qui ont été employées plus tard comme un symbole de la Trinité chrétienne : ce qui prouve que les premiers apôtres du christianisme dans cette île avaient trouvé assez de ressemblance entre la trinité qu'ils annonçaient et celle des Irlandais, pour se croire autorisés à pouvoir appliquer à l'une le symbole qui avait toujours été attribué à l'autre.

Les autres noms de Dieu ou des personnes de la triade sont : le Magnifique, le Fort, sage et bon, le Haut, la Grande-Tête, qui rappelle la Grande-Face des Kabbalistes ; Jonn, qui semble ibérien ; et Monn ou Mann, nom qui rappelle Mann germain, Manou indien, Ménès égyptien, Minos crétois, Mano polynésien, Manitou américain.

La personnalité divine qui se manifeste en dehors de la sphère supérieure et infinie est Samhan, le ministre du Dieu absolu. Ce nom signifie : semblable au soleil ; et ce terme de comparaison, qui exclut toute identification du dieu avec le roi des astres, est un énergique démenti adressé à Dupuis. Réfutation singulière de l'hiérophante de l'athéisme et de ses douze gros volumes ! Un mot unique, imaginé depuis quatre ou cinq mille ans par un prêtre barbare, son com-

patriote, suffit pour renverser sa théorie dans ce qu'elle a de plus fondamental !

Samhan, qui est probablement l'une des personnes de la triade suprême, est Dieu, chef des dieux associés, de même que le monde préside aux éléments, et l'année aux mois. Il est ainsi créateur et créature à la fois, maître de toutes choses, et serviteur du dieu inconnu qui donne au monde le mouvement, la vie et la beauté. Il est le roi des âmes qu'il guide à travers les sphères, qu'il juge au couchant, et qu'il ramène à Dieu ou punit dans les enfers sous une forme effrayante qui lui a fait donner les noms de Bâl-Sab ou seigneur de la mort, de mauvais esprit.

La plupart des peuples sauvages n'ont conservé le souvenir que de ce Dieu, qui seul est actif. Ils l'ont scindé en deux personnalités : l'une bienfaisante et céleste, l'autre infernale et redoutée, que les sacrifices tendent à désarmer. Les voyageurs, préoccupés de cette idée, que les cultes des peuples abrutis sont une sorte de déisme instinctif, ont imaginé qu'ils adorent le mauvais principe. Mais leurs croyances sont bien plus compliquées et beaucoup moins absurdes.

Le nom de Bâl-Sab prouve que Bâl, Bêl ou Béal est le même que Samhan. Bâl est la personnification du feu sacré devenu sensible, qui réside au centre du monde. L'année, œuvre de Samhan-soleil, était appelée l'harmonie de Béal.

Samhan est donc un dieu métaphysique incorporé au monde et au soleil, symboles fondamentaux qui désignent le monde moral et sacré de la société nationale et religieuse. Cette société très pure, une en Samhan, multiple dans ses adorateurs, était représentée plus spécialement par l'association des douze Cabires. Ainsi Samhan était bien cette idole qu'adorait un roi d'Irlande sous le nom de Tête de tous les dieux. Magnifiquement vêtue et ornée d'or et d'argent, douze petites figures d'airain l'entouraient, respectueusement inclinées.

Ce sont les douze Cabires, représentés par les cercles de

pierres brutes, dont la grossièreté apparente est la preuve d'un éloignement raisonné, en matière de religion, pour ce qui est purement humain.

Les douze dieux dansaient une ronde appelée la magie de Samhan, parce que la succession des temps et des années, des générations et des révolutions de la sphère, sont l'effet de la puissance que Samhan a puisée dans sa nature divine. Cette sphère sera plus amplement décrite à l'occasion de la religion plus détaillée des Gaulois. Il suffira de dire qu'elle est oblique, que le nord s'approche du zénith, et le sud du nadir : de sorte que la partie orientale, moitié ténébreuse, moitié lumineuse, est habitée par six dieux que le mouvement divin porte vers le pôle boréal ; tandis que la partie occidentale, habitée par six déesses, est portée vers le pôle austral, séjour de la mort.

1° A l'extrémité inférieure du monde et de la sphère, au pôle austral, penchée vers le nadir, demeure Axire : la mère des dieux et par conséquent des hommes.

Axire est évidemment la même que l'Axiéros des mystères grecs : M. Pictet le prouve surabondamment. On peut voir dans son savant ouvrage les affinités surprenantes qui existent entre ses noms divers, et ceux des déesses mères de l'Italie, de la Phrygie et de la Phénicie.

Axire est la caverne mystique, l'habitante des lieux profonds, ténébreux et cahotiques, la lune obscure, la terre, mère du soleil enfant. Elle se confond avec les eaux immenses et primitives ; elle est le point de départ des Cabires mâles, le terme des Cabires femelles.

Elle est le symbole des profanes pleins de pauvreté, d'obscurité, de désirs inassouvis, du milieu desquels les initiés sont tirés comme du sein d'un déluge. Elle est la mère de l'assemblée des dieux, que leur union avec Samhan, esprit semblable au Soleil, a divinisés.

C'est ainsi qu'on doit entendre qu'Axire est les eaux primordiales et stériles, la terre hibernale, qui ne devient féconde dans ses éléments obscurs et pesants que par l'in-

fluence du feu céleste et divin. Sa demeure était figurée par la caverne souterraine de Droghéda. On y arrivait par un étroit corridor, et la cavité centrale, ou coffre de pierres, était flanquée, dans la direction des trois autres points cardinaux, d'alcôves ou chapelles qui figuraient une croix cosmique, et devant lesquelles étaient trois autels, probablement consacrés aux divinités qui composaient la triade. On y a trouvé un bassin de terre cuite dans lequel étaient des ossements calcinés, reste probable de quelque sacrifice humain opéré pendant la célébration des mystères inconnus.

2° Après Axire-février, paraît Aesar-mars qui préside au premier mois de l'année. C'est la chaleur du printemps qui naît de l'hiver ; c'est la terre nouvelle qui se dégage des eaux du déluge ; c'est la grande année à qui la naissance est donnée par le chaos, par la mort et l'enfer ; c'est le feu-principe et intellectuel déposé par le ciel au sein du désordre d'Axire. Aesar est le premier des six dieux mâles ascendants à l'orient. Le même que l'Aesar étrusque, il n'est pas, comme on l'a cru, le premier ou le chef des dieux, mais le premier anneau de la chaîne cabirique. C'est lui qui donne aux associés l'impulsion ascendante qui se communique à toute la ligne, jusqu'à ce que la ronde mystique, abandonnée par l'énergie magique de Samhan, revienne sur elle-même, et qu'elle redescende à l'occident, à travers les six demeures, le chemin qu'avait remonté la ligne masculine à l'orient. En vertu de ce mouvement de rotation, tandis que le printemps et l'été vont en avant, l'automne et l'hiver retournent en arrière vers leur point de départ. Les dieux et les déesses sont ainsi placés en face les uns des autres, se regardant sans cesse, et formant une assemblée unique, complète, harmonique et indivisible d'époux divins et d'épouses sacrées.

3° Après Aesar, Aïn-avril se manifeste. Il est appelé le fils de Séathar, dieu fort, sage et bon, titre qu'il partage certainement avec ses compagnons ; il se scinde en une triade for-

mée de Taulac, Fan et Mollac. En général, ces déités président au feu.

4° Au-dessus d'Aïn paraît Céaras, autre dieu du feu ; le mois de mai est son domicile, placé à l'orient et à l'horizon, au lieu d'où le soleil levant illumine la terre. On lit dans la Confession de S. Patrice, qu'au temps où les chrétiens célébraient la fête de Pâques, au sein de la nuit, tous les Irlandais éteignaient leurs feux jusqu'à ce que l'on vît briller un immense bûcher allumé en dehors de la cité de Tarah où se trouvait un grand concours de chefs et de magiciens.

Ce feu est celui de Aïn, que Céaras fait remonter jusqu'à l'horizon. Il brille d'abord au sein de la nuit, dans l'hémisphère inférieur, puis fait naître le jour divin sur la terre qu'il éclaire de loin, ce que désignait le soin qu'on avait de l'allumer en dehors de la ville sainte.

Céaras est un révélateur, mais dans la personne d'Oghma, son frère.

Oghma est civilisateur, inventeur de l'alphabet ; ses enfants sont Brid ou Brit, déesse de la poésie, qui a donné son nom aux Bardes, et Midr ou Mithr, les rayons du soleil qu'il projette sur la terre.

5° Plus haut est Lufe qui occupe la place du mois de juin ; ses attributs sont douteux et peu connus.

6° A Lufe se superpose la triade Géamhar, le blé en herbe ; Dius, épi et constellation ; et Tath, la moisson. On voit qu'elle forme un petit cycle tout entier. Elle est placée dans le mois de juillet.

7° Enfin, le Cabire supérieur, le dernier mâle, est Néith. Sa maison est au nord de la sphère, non loin du zénith. Après la moisson de juillet, le mois d'août, libre de travaux champêtres, apporte avec lui les expéditions guerrières : c'est pourquoi Néith, comme Néton espagnol, est un dieu des combats.

Néith, au point culminant de la sphère, est un Jupiter celtique ; il maintient le monde sous sa loi ; et lorsqu'elle

perd peu à peu son empire, le dieu, qui est parvenu d'Aesar à Néith, redescend le cercle de la sphère inférieure et changeante. Assis au haut du monde, il avait consumé ses ennemis par l'ardeur de ses feux ; actuellement le temps de sa décadence est arrivé, il est entraîné vers l'occident.

8° La Cabire qui suit est Nath, qui sort, comme Minerve ou Athana dont elle porte le nom renversé, du front de Néith-Jupiter, c'est-à-dire du sommet de la sphère, divisée en hémisphères oriental et occidental. Elle est la déesse de la science, la personnification des arts, de la sagesse, qui ne sont jamais cultivés avec plus de succès que lorsque la prolongation de la sécurité et de la paix, fruits de la victoire, introduit dans le monde un principe de relâchement et de mort future.

9° Plus bas est une triade composée de Brighit qui préside, comme Nath, à la sagesse, mais à une sagesse moins relevée et plus matérielle, celle des forgerons et des médecins, parce que le monde a besoin de réparer ses ruines et de guérir ses langueurs ; Ceachd, qui préside à la santé ; et Cann, la pleine lune, redoutée pour ses influences malfaisantes, et qui répand la lumière, quoique l'avant-coureur des ténèbres et de la nuit.

10° A l'horizon occidental, Aedh correspond à novembre. Elle préside au feu, mais probablement au feu qui s'éteint dans sa demeure. Son nom signifie l'œil, car l'occident et l'orient sont les deux paupières du monde, qui s'ouvrent et tout est éclairé, et qui, se fermant, plongent toute la nature dans l'obscurité.

11° Sous l'horizon, Céara préside au blé comme Cérès. Elle avait inventé le moulin et la faucille, présidait au pain et aux fruits de la terre. Elle est la provision qui se consomme en décembre. Sa fille Porsaivean est le blé tiré de la provision et confié à la terre, immédiatement au-dessous de l'horizon.

12° Plus bas encore, Eo-Anu, qui porte à peu près le même nom que l'Onuava gauloise, est le monde sacré mort

et enseveli sous le froid linceul de neige de janvier. Placée entre Céara et Axire, elle est à la fois le blé comme l'une, et la mère des dieux comme l'autre ; mais elle ne conserve réellement que la seule apparence des biens de Céara : c'est pourquoi elle est appelée Bidghoe ou l'Illusion, nom de la sybille étrusque, Bygoïs.

D'Eo-Anu, le monde divin retombe dans l'Axire, pour recommencer le cycle achevé.

Il est important de remarquer que les deux hémisphères mâle et ascendant, femelle et descendant, sont, dans un certain sens, deux lignes que l'on peut appeler parallèles : car il y a entre Néith et Nath un rapport de nom et de position qui se reproduit exactement à l'autre extrémité entre Aesar et Axire, rapport qui se continue indubitablement entre Aïn et Eo-Anu, Céaras et Céara. Ce sont donc deux lignes semi-circulaires d'époux et d'épouses dont la réunion forme un cercle parfait.

13° Au centre des dieux-mois, au sommet de la montagne polaire, ombilic du monde, est Bâl ou Béal, la Grande-Tête, le Dieu année, le Samhan dominateur qui donne à l'association le caractère divin du nombre impair, qui n'est autre chose que lui-même.

Mais c'est toujours le même Samhan qui est Bidghoe ou Maïa dans Eo-Anu, qui prend une forme réelle mais cachée dans Axire, dont le feu s'allume dans Aesar, qui croît dans les Cabires suivants, s'accommodant aux besoins de l'homme sous forme de sa nourriture dans Céara, et qui devient le principe de son enthousiasme guerrier dans Néith.

C'est lui qui, au neuvième mois, dans la demeure horizontale de Aedh, attendait les âmes qui quittaient leurs corps, les faisait comparaître devant son tribunal, les jugeait selon les mérites de leur vie passée, admettait les justes dans le lieu de félicité et précipitait les méchants dans le lieu de tourments ; condamnant ceux qui, n'ayant été ni bons ni méchants, n'avaient point accompli la mesure d'une vie pleine, à recommencer leur existence terrestre.

Ces derniers, soumis à la transmigration, étaient probablement encore les non initiés, que ne pouvait expier le sacrifice même d'un mouton noir.

Qu'était cette initiation ? Il est impossible de répondre à cette question, puisque les notions manquent. Je dois donc me borner à faire naître quelques présomptions.

Samhan, président des dieux caburs ou cabires, c'est-à-dire mutuellement confédérés, était par conséquent la tête du corps complet des Tromdhe ou dieux associés, qui s'appelait la magie de Samhan ou l'harmonie de Béal, dont l'unité créatrice ou le chiffre impair pouvait seul donner l'élément divin aux cercles ou congrégations de huit, douze ou cent pierres mystiques.

Ces dieux, représentés par des pierres dont la main de l'homme n'avait point profané la forme, étaient eux-mêmes les personnifications collectives des âmes qui participaient à leurs attributs, dont la somme était dans Samhan : car tout ce système de divinités avait pour sens intime la société religieuse et nationale rendue conforme aux choses du ciel et de la religion.

Ce n'est pas le lieu de prouver longuement cette grande règle de la mythique générale : il suffira d'observer que la plupart des peuples de l'Europe affectionnaient les fédérations de peuples, les fondations de villes ou de colonies au nombre divin de douze ; et que les prêtres irlandais, semblables en cela à ceux des Kimris et des Pélasges, prenant les noms des dieux auxquels ils étaient consacrés, devenaient ainsi leurs représentants visibles, et jusqu'à un certain point leur réalisation.

C'est ainsi que les prêtres de Samothrace revêtaient les insignes de Mercure, du Démiurge, du Soleil et de la Lune, pour représenter les mystères sacrés qui avaient la vertu d'affranchir les âmes.

Les initiés étant, sous ce point de vue, intimement unis à l'association divine, ce qui les distinguait des profanes, il fallait nécessairement une cérémonie religieuse pour arri-

ver à cet état surnaturel et magique. C'est de cette cérémonie initiatoire que Strabon a conservé un vague souvenir, lorsqu'il dit que, dans une île voisine de l'Angleterre, on célébrait les mystères d'un dieu qu'il compare à Bacchus.

En effet, les mystères d'Axire devaient nécessairement correspondre à ceux d'Axieros grecque ; Céara et Porsaivean ne peuvent être que Cérès et Perséphone ; comment se refuser à identifier, avec M. Pictet, Casmille et Cadmille à Coismaol, et Cadmaol irlandais, noms de prêtres qui devaient, selon l'usage, porter les noms significatifs de leurs dieux ?

Or, les mystères de Samothrace ayant pour objet la mort et la résurrection de Bacchus, et leur fruit étant pour les initiés l'assurance d'une vie future pleine de bonheur, il est probable que les mystères auxquels présidait le Cadmaol ou Coismaol, c'est-à-dire le saint serviteur ou le saint chauve, par allusion au soleil captif et dépouillé de ses rayons au solstice d'hiver, avaient pour objet Samhan ou l'une de ses formes, Bâl-Sab, le seigneur de la mort, incorporé au Soleil humanisé dans quelque héros aux aventures inconnues.

Ces mystères du Dieu-Monde-Soleil qui allait périr dans le chaos Axire, exprimaient à la fois la mort mystique des adorateurs qui naissaient une seconde fois, et la fin de la grande année qui recommençait. L'un des buts de ces mystères était donc de raviver l'attente de la destruction du monde et de sa signification symbolique, c'est-à-dire la décadence et la disparition futures de la religion nationale, au sein de l'impiété et de guerres d'extermination, avant qu'elle ne reprît un nouvel empire, lorsque le feu céleste, allumé de nouveau par le dieu vainqueur de la mort et de la dissolution de l'Univers, aurait éclairé une autre création.

Mais avant cette rénovation, la lune, qui n'avait été que menaçante en Cann, devenait horrible en Axire ; elle devenait Eirinn, l'Erynnis grecque, une furie effrayante, folle de douleur à la vue de son époux, le Soleil mort ; une Méduse qui ne conserve plus rien de son ancienne beauté. A son exemple, les initiés se livraient aux orgies délirantes, aux

fureurs de bacchantes, aux macérations sanglantes ; les victimes humaines, sacrifiées à l'exemple du dieu, lui étaient offertes au sein de la nuit, au fond des cavernes sacrées, et leurs têtes, déposées dans le vase magique, étaient enterrées sous les autels.

Le symbole du papillon, qu'on appelait l'image de Dieu, semble conduire aux mêmes conclusions.

Samhan, dans les Cabires descendantes, est néfaste ; son emblème est l'odieuse chenille accablée par la matière d'un corps rampant et impur, et qui, dans ses mouvements imite les ondulations de l'eau qui s'écoule en automne et en hiver ; il a revêtu, comme elle, les instincts de destruction de l'esprit mauvais ; et de même qu'elle dévore l'herbe verte, symbole de la vie, de même, dans sa marche descendante, la vie disparaît, et fait place, en hiver, à la destruction complète de la vie de la nature.

Après avoir tout détruit, il se détruit lui-même ; arrivant au plus profond de l'empire de la mort et des enfers, il file mystérieusement son tombeau dans le silence de la nuit éternelle ; il se construit une momie, une larve sans vie apparente, noire et hideuse comme la mort, où la vie est suspendue sans espoir probable de retour. Mais, de même que le feu sacré d'Aesar se manifeste dans la profondeur des ténèbres d'Axire, le dieu captif brise ses liens et sa prison en vertu de son énergie magique ; il prend la forme légère et brillante du papillon, emblème d'un esprit subtil, de l'âme dégagée des liens du corps ; il ne conserve plus rien de la forme profane de la chenille, et s'élève, chef des initiés, de demeure en demeure divine jusqu'au ciel, se reposant sur les fleurs, emblèmes des astres brillants qui décorent le séjour de Dieu éternel.

TH. PROSPER LE BLANC.

NOS ILLUSTRATIONS

Nous avons reproduit en hors texte quatre photographies inédites prises par notre collaborateur T Basilide, représentant des monuments mégalithiques du Morbihan :

Planche I. — *Menhir du Conguel à Quiberon*, vue prise côté Nord. Ce menhir a plus de six mètres de hauteur.

Planche II. — *Dolmen du Mané Groec'h* à quatre cabinets latéraux formant double tau. Les habitants du pays l'appellent « Montagne de la Vieille », c'est-à-dire de la « Sorcière ».

Planche III. — *Dolmen du Mané Groec'h*. Autre aspect du même dolmen.

Planche IV. — *Dolmen de Crucuno*. La plus grande chambre dolménique connue.

La Rédaction.

Le Gérant : Paul Chacornac.

Imprimerie Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris.

OUVRAGES RELATIFS AUX ÉTUDES TRADITIONNELLES

Nous signalerons ici chaque mois des livres nouveaux ou déjà anciens, mais *existant encore dans le commerce*, qui nous paraîtront susceptibles d'intéresser les lecteurs de notre revue, qu'il s'agisse soit d'ouvrages conçus dans un esprit rigoureusement traditionnel, soit d'œuvres présentant seulement un intérêt documentaire (par exemple des traductions de textes traditionnels entreprises par des érudits) pourvu que ces travaux soient sérieux et impartiaux. Il est donc inutile de souligner que les notices qu'on lira ici n'ont aucun caractère « publicitaire ». Nous rappellerons à nos lecteurs qu'en achetant les livres dont ils ont besoin aux bureaux de la revue, et en y adressant leurs commandes directement sans passer par l'intermédiaire d'un libraire, ils nous aideront à poursuivre l'œuvre de redressement traditionnel que nous avons entreprise.

ABRÉGÉ DU BARDDAS OU LIVRE DU BARDISME

Traduction de **M. PAUL LADMIRAULT**
Préface de **M. JAFFRENNOU (TALDIR)**

Un vol. in-16 jésus de 92 pp........................... 10 fr.

Cet ouvrage qui, à l'exception de la préface, a été publié en 1930 par notre revue, renferme à peu près tout l'essentiel de ce qu'on peut savoir sur les traditions des Bardes de l'Ile de Bretagne. Voici un extrait de la table des matières : *L'origine du Bardisme. — L'origine des lettres. — Les marques et les fondements de l'inspiration. — Les Triades théologiques. — Le Disciple et le Maître. — Les cercles. — La transmigration. — L'origine de l'homme. — La création. — Le culte. — Le chant vocal. — La chute en Abred. — Le livre de la connaissance des temps. — Dieu et les facultés de l'âme. — Prières du Gorsedd. — Les éléments. — Les principes constitutifs de l'homme d'après Taliesin*, etc...

ÉTUDES TRADITIONNELLES

LE VOILE D'ISIS

R. C. SEINE 113.599

est la seule revue de langue française ayant pour objet l'étude des doctrines traditionnelles tant orientales qu'occidentales ainsi que des sciences qui s'y rattachent. Son programme embrasse donc les différentes formes qu'a revêtues au cours des temps ce qu'on a appelé avec justesse :

LA TRADITION PERPÉTUELLE ET UNANIME

révélée tant par les dogmes et les rites des religions orthodoxes que par la langue universelle des symboles initiatiques.

Les abonnements partent du 1er janvier

FRANCE : UN AN... **30** fr. | ÉTRANGER : UN AN... **40** fr.

ABONNEMENT DE SOUTIEN : **60** fr.

On s'abonne à l'Administration, 11, quai Saint-Michel,
Téléphone : Odéon 03-32

Chèques postaux : CHACORNAC-PARIS 30.786.

Publication. — La revue paraît mensuellement, le 15 du mois.

Nos spéciaux. — Les abonnés reçoivent ces numéros sans augmentation de prix.

Manuscrits. — Les manuscrits non insérés seront retournés sur simple demande.

Comptes rendus. — Les ouvrages doivent être adressés au Directeur et non aux détenteurs de rubriques.

Responsabilité. — Les Auteurs sont seuls responsables de leurs articles.

DIRECTEUR

PAUL CHACORNAC